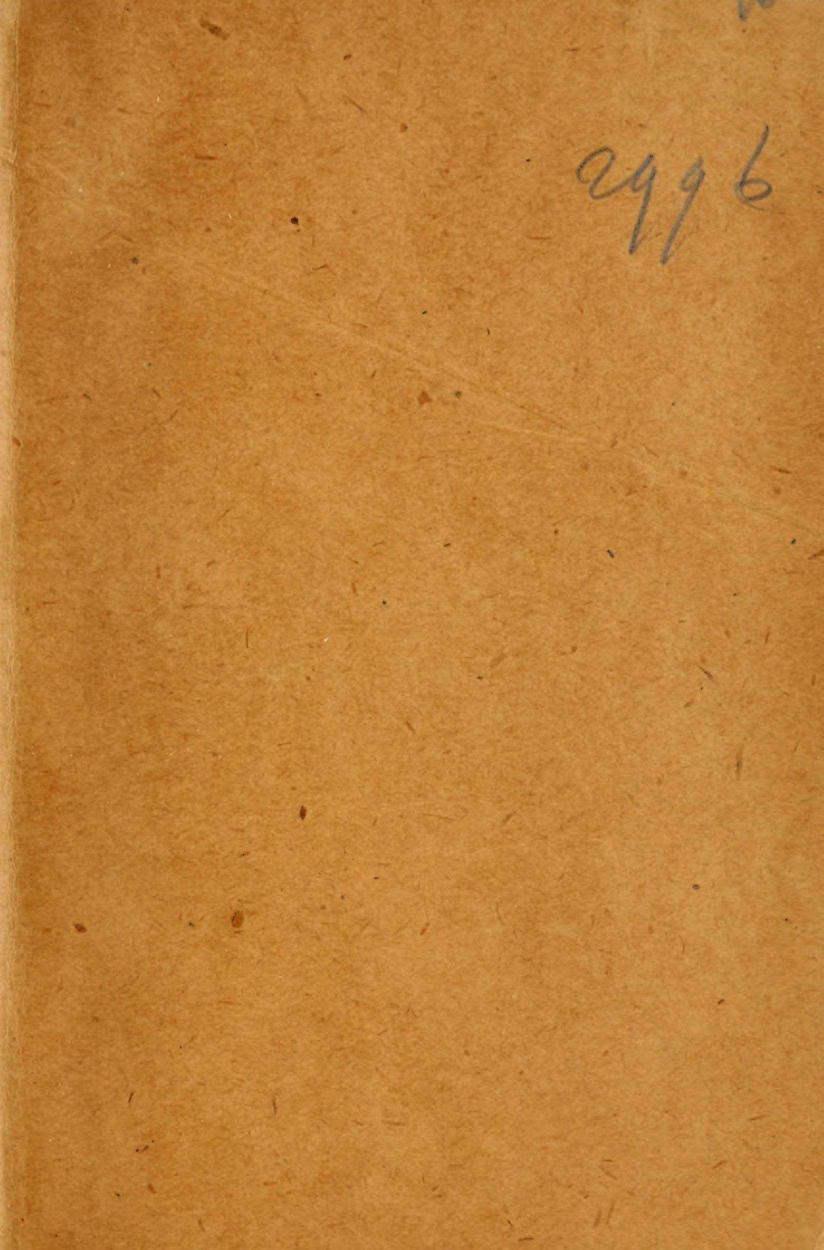

3 1761 07988865 7

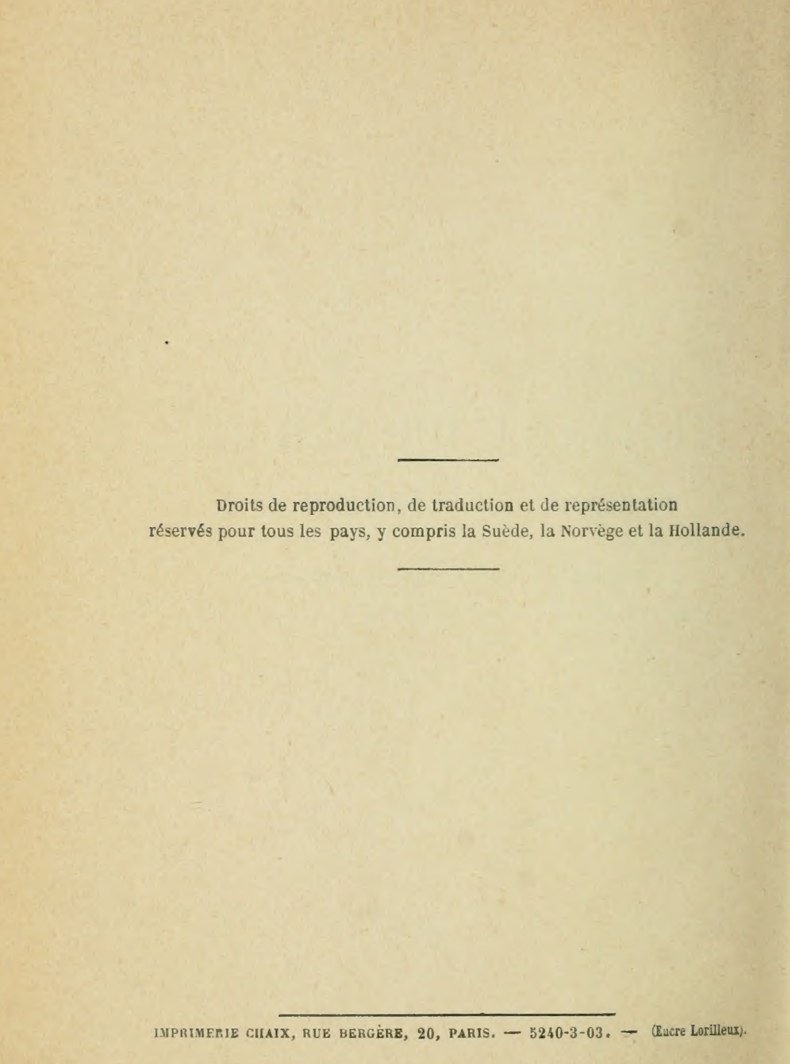

2996

L'ENFANT DU MIRACLE

COMÉDIE-BOUFFE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,

sur le Théatre de l'Athénée, le 23 février 1903.



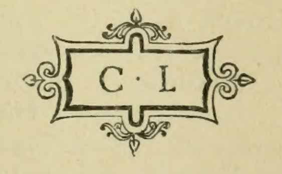
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5240-3-03. — (Encre Lorilleux).

L'ENFANT DU MIRACLE

COMÉDIE-BOUFFE EN TROIS ACTES

PAR

PAUL GAVAULT & ROBERT CHARVAY



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES

CROCHE.	MM. MATRAT.
GEORGES DURIEUX	LE GALLO.
PAULINE SOEURS.	JEAN PÉRIER.
LESCALOPIER.	LEVESQUE.
LANSQUENET	BULLIER.
PARADEUX.	BOUCHARD.
HERNANI.	GARBAGNI.
BAPTISTE.	BELUGUE.
ÉLISE.	Mmes MARGUERITE CARON.
BERTHE PARADEUX	LOUISE BIGNON.
MARGUERITE	TEMPLEY.
MADAME DE LANGRUNE. .	AËL.
HERMANCE.	VINCOURT.
SUZANNE.	LE BRUN.

L'ENFANT DU MIRACLE

ACTE PREMIER

Un boudoir-rotonde de style moderne, très élégamment meublé. Fenêtre à gauche. A droite deuxième plan, porte accédant à l'entrée de l'appartement. A droite et à gauche, premier plan, portes sous tentures donnant sur le salon, d'un côté, sur la chambre de madame Moulurey, de l'autre.

Table à ouvrage et chaises à droite. Petit chiffonnier entre les deux portes.

A gauche, une cheminée devant laquelle est placé un fauteuil. Derrière le fauteuil, une lampe à pied et un paravent modern-style.

SCENE PREMIÈRE

MARGUERITE, MADAME DE LANGRUNE.

MADAME DE LANGRUNE.

Je conçois très bien, Marguerite, que madame Moulurey ne puisse pas me recevoir. Vous lui remettrez ma carte et vous lui direz toute la part que je prends à son deuil.

MARGUERITE.

Je n'y manquerai pas, madame.

MADAME DE LANGRUNE.

Je serais même venue dès hier. mais j'étais absente de Paris et c'est seulement à mou retonr que j'ai appris...

MARGUERITE.

Je comprends, madame.

MADAME DE LANGRUNE.

Quel âge avait-il, M. Moulurey ?

MARGUERITE.

Soixante-quatre ans.

MADAME DE LANGRUNE.

Il n'était pas malade ?

MARGUERITE.

Non ! c'est arrivé sans qu'on sache pourquoi...

MADAME DE LANGRUNE.

Et comment supporte-t-elle cette épreuve, ma pauvre Élise ?

MARGUERITE.

Oh ! pour ça... Madame a l'air de la supporter... très, très bien !

MADAME DE LANGRUNE.

Tant mieux, tant mieux... du reste, jeune et jolie comme elle l'est, elle ne tardera pas à se remarier.

MARGUERITE.

C'est à prévoir.

MADAME DE LANGRUNE.

Surtout avec la fortune qu'elle va posséder.

MARGUERITE.

En effet.

MADAME DE LANGRUNE.

On parle de sept à huit millions... (Marguerite ne répond pas.) oui... ça vous ne savez pas. Dites donc, Marguerite, je connais quelqu'un qui va très bien supporter l'épreuve, lui aussi.

MARGUERITE.

Qui cela, madame?

MADAME DE LANGRUNE.

Mais... monsieur Durieux. C'est votre futur patron, cela ne fait pas de doute!

MARGUERITE.

Madame ne m'a encore rien dit.

MADAME DE LANGRUNE.

Évidemment. Elle n'a pas eu le temps... depuis deux jours! Mais il y a longtemps qu'ils sont en flirt.

MARGUERITE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME DE LANGRUNE.

On dit même que...

MARGUERITE, vivement.

On a tort... c'est faux! Ni M. Durieux, ni un autre : chez madame, c'était une question de principe!

MADAME DE LANGRUNE.

Alors, vous croyez qu'il n'y a rien?

MARGUERITE.

Si! Je crois que M. Durieux désire épouser ma maîtresse. Elle pourrait tomber plus mal..., il est charmant!

MADAME DE LANGRUNE.

Tiens! tiens!... vous aussi... On m'avait bien dit que ce M. Durieux ne connaissait pas de cruelles!

MARGUERITE.

Je ne sais pas ce que madame veut dire, mais madame se trompe encore. M. Durieux est même le seul des amis de la maison dont nous ne puissions rien dire à l'office.

MADAME DE LANGRUNE.

C'est flatteur pour les autres. (S'apprêtant a partir.) Enfin! Vous n'oublierez pas ma commission à Élise, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Madame peut être tranquille.

MADAME DE LANGRUNE.

Au revoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Au revoir, madame.

Madame de Langrune sort.

SCÈNE II

MARGUERITE, puis PAULINE SŒURS, HERMANCE, LE GROOM.

MARGUERITE, seule, rangeant les bibelots du salon

Est-elle mauvaise, cette madame de Langrune! Voilà deux ans qu'elle raconte partout que M. Georges est l'amant de madame. Quand je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai... et que M. Georges le regrette assez. Pauvre garçon! Il est

venu hier, elle ne l'a pas reçu... Il est revenu aujourd'hui, madame m'a dit de le faire attendre dans le petit salon où elle a l'air de l'oublier.

PAULINE SŒURS, à la cantonade.

Par ici ? Bon... merci, mon ami.

Il entre suivi d'Hermance et du groom.

MARGUERITE.

Monsieur désire ?

PAULINE.

Madame Moulurey m'attend. Elle m'a fait appeler. Veuillez lui faire savoir que je suis là.

MARGUERITE.

Bien, monsieur. Qui dois-je annoncer ?

PAULINE.

Vous annoncerez à madame veuve Moulurey, Pauline-sœurs.

MARGUERITE.

Comment ?

PAULINE.

Pauline-sœurs, de la rue de la Paix.

MARGUERITE.

Les grandes couturières ?

PAULINE.

Lui-même.

MARGUERITE.

Bien, monsieur.

Elle sort à gauche.

PAULINE, au groom.

Posez le carton sur cette table.

HERMANCE.

Dois-je déballer, monsieur ?

PAULINE.

Tout à l'heure ! N'oubliez pas ce que je vous ai maintes fois répété. Graduons... graduons les effets !

HERMANCE.

C'est vrai, monsieur.

ÉLISE, entrant.

Ah ! que c'est gentil à vous, mon petit Pauline, d'être venu vous-même.

PAULINE.

Dans les grandes circonstances, chère madame, l'Empereur premier ne se fiait pas à ses maréchaux pour gagner des batailles.

ÉLISE.

En effet, et chacun sait, Pauline, que vous êtes le Napoléon de la rue de la Paix.

PAULINE.

J'ai cet honneur et je vous apporte le peignoir d'Austerlitz.

ÉLISE, s'approchant

Voyons ce chef-d'œuvre !

PAULINE, l'arrêtant.

Tout à l'heure. C'est la première création que m'inspire votre veuvage, et j'espère que vous en serez satisfaite : mais

d'abord, ma chère cliente, j'ai un reproche... très respectueux mais... très vif à vous adresser.

ÉLISE.

Et lequel, Pauline?

PAULINE.

Il y a exactement vingt-six heures, vous m'écriviez : « Mon cher Pauline sœurs, je suis en deuil. » Un point, c'est tout. En deuil! C'est charmant !... Mais vous oubliez de me dire de qui. Il était si simple de me fixer d'un mot, d'ajouter, par exemple : « de mon mari... »

ÉLISE.

C'est vrai, Pauline, mais j'étais si pressée !... En somme, vous saviez l'essentiel.

PAULINE.

Mais non, madame, mais non... en aucune façon! Lorsque votre télégramme m'a touché, j'ai saisi mon crayon et mes ciseaux et j'ai essayé de me mettre à l'œuvre. Ma pensée est restée vague, flottante, imprécise. Il faut, voyez-vous, il faut que le couturier, jetant les bases d'un deuil, puisse se répondre à cette question primordiale : « Qui pleurons-nous? » Or, il y a exactement quatorze heures, le hasard seul m'a fait savoir que nous ne pleurions pas précisément, que nous regrettions... qu'il s'agissait enfin de M. Moulurey. Alors, la pensée s'est raffermie, précisée, l'imagination a pris son vol... j'étais sauvé!

ÉLISE.

Tout cela est fort juste, Pauline.

PAULINE.

N'est-ce pas, madame? Donc, nous regrettons un mari. Les deuils de mari, madame, se divisent en trois catégories.

Nous avons : *Primo*, le Deuil-désespoir : « Il est mort ! » Celui-là ne relève pas de la grande couture... passons. *Secundo*, le Deuil-résignation : « Il est mort ! » Celui-là est à cheval entre la confection et la grande couture : indiquons-le d'un mot et n'insistons pas. *Tertio*, nous possédons le Deuil-délivrance ; le deuil « enfin, seule ! » Celui-là m'appartient, je le revendique, je défends qu'on y touche ! c'est le deuil Pauline sœurs. (Avec exubérance.) Il est mort !.. Il est mort !... Il est mort !...

ÉLISE.

Croyez-vous que ce soit tout à fait mon affaire ?

PAULINE.

A peu près. Examinons, si vous le voulez bien, la situation. Nous regrettons un fort digne homme, sexagénaire, puissamment riche, sans élévation d'esprit, de physique médiocre, dépourvu d'élégance et de distinction. En somme, nous regrettons n'importe qui.

ÉLISE.

Pauline ! Pauline !

PAULINE.

Est-ce l'époux qui nous manque ? Non ! Nous avons l'impression d'avoir été privée d'un oncle, et d'un oncle qui n'aurait pas appartenu à notre famille.

ÉLISE.

Permettez... M. Moulurey...

PAULINE.

Oui... oui... ce fut un digne homme. Et voilà précisément ce qui caractérise le problème actuel : nous sommes à la lisière du Deuil-résignation et nous frôlons le Deuil-délivrance. Vous voyez comme c'est intéressant.

ÉLISE.

Très, très...

PAULINE.

Il fallait matérialiser ce symbole complexe, le concréter, résoudre en tulle, en moire et en dentelles cette équation sentimentale. (Un temps.) J'ai fait ce peignoir. (A Hermance.) Montrez !

Il s'assied épuisé sur un siège.

HERMANCE.

Si madame veut prendre la peine...

ÉLISE.

Oh ! ça me paraît fort joli.

PAULINE.

Oui, ce n'est pas mal ! Il faut se rendre compte et analyser. Ça frappe par l'ensemble et ça s'impose par les détails. C'est une symphonie en nuance mineure, où les variations du mauve se jouent sur le thème fondamental qui est de soie blanche.

ÉLISE.

Oh ! je vois... je vois...

PAULINE.

Il faut écouter au-dessus de l'épaule droite un léger solo de tulle avec réplique discrète de crépon sur la gauche. (Fredonnant.) Tu-tule, tu-tule, tu-tule... épaule droite. (Fredonnant plus bas.) Crépon, pon, pon, pon, pon... épaule gauche... tout cela se fondant dans le tutti majestueux de la faille moirée... Fa-faille, réré... fa-faille, réré, réré fa-faille... symphonie... symphonie... ce peignoir est une symphonie.

ÉLISE.

Merci, Pauline, je suis très contente de vous.

PAULINE.

Moi aussi ! Ayez confiance, madame : je tiens votre deuil, il vous réserve d'autres joies.

ÉLISE.

Bientôt, n'est-ce pas ? J'en suis réduite pour le moment à la toilette que voici.

PAULINE.

Je la reconnais. C'est celle que je vous ai livrée l'an dernier quand vous avez perdu votre cousine.

ÉLISE.

Je ne peux pas, décemment sortir avec ça.

PAULINE.

Non... c'est trop sévère ! Mais rassurez-vous et, à demain... Je ne vous en dis pas davantage... à demain... Mademoiselle Hermance, quand il vous plaira.

HERMANCE.

A vos ordres, monsieur. (Au groom.) Le carton !

Le groom prend le carton, Hermance sort avec lui.

ÉLISE.

Encore merci, Pauline.

PAULINE, s'inclinant.

Ma chère cliente !

Il sort.

SCÈNE III

ÉLISE, MARGUERITE, GEORGES.

MARGUERITE, entrant de droite.

Madame, M. Durieux est dans le petit salon. Il attendait que le couturier eût terminé.

ÉLISE.

C'est bien. Portez ce peignoir dans ma chambre. Je vais recevoir M. Durieux.

MARGUERITE.

Bien, madame.

Elle obéit et sort.

ÉLISE, allant à la porte de droite et l'ouvrant.

Vous êtes là ?

VOIX DE GEORGES.

Je suis là.

ÉLISE.

Entrez donc, mon ami.

GEORGES, entrant et allant à elle les bras tendus.

Bonjour... quel bonheur !

ÉLISE, d'un ton de reprocne.

Mon ami !...

GEORGES, se reprenant.

Oui... pardon... (Gaiment.) Quel malheur ! Quel malheur ! Dieu que je suis content !

ÉLISE.

Je vous en prie !...

GEORGES.

Oui... pardon !... (A part.) Je suis vraiment très, très satisfait.

ÉLISE.

Calmez-vous et écoutez-moi. Je désire vous dire...

GEORGES.

Non... ça, non ! C'est à moi de vous parler, c'est à moi de traduire avec éloquence les sentiments que nous ressentons l'un pour l'autre.

ÉLISE.

Vraiment ?

GEORGES.

Oui ! Depuis deux ans nous menions côte à côte une vie insupportable. Quand nous nous sommes connus, vous veniez de vous marier, vous m'avez tout de suite adoré et vous n'avez jamais consenti à tromper feu Moulurey.... je dis bien... feu Moulurey.

ÉLISE.

Mais je suis une honnête femme.

GEORGES.

Oui... cela je puis en témoigner ! Pendant ces deux années, j'ai employé pour vous fléchir tous les moyens, toutes les méthodes, tous les expédients, tous les trucs. Menaces de rupture, scènes violentes, liaisons à scandales, départs simulés, faux suicides, j'ai tout essayé... rien n'a réussi.

ÉLISE, riant.

C'est vrai !

GEORGES.

Et Dieu sait le mérite que vous y aviez! Car enfin..., c'était un digne homme, il avait pour lui d'être puissamment riche, mais, par contre, il manquait d'esprit. Médiocre au physique, nul au moral, en somme... c'était n'importe qui.

ÉLISE.

Mais vous parlez comme mon couturier, mon cher.

GEORGES.

C'est moi qui l'ai renseigné. Quoi qu'il en soit, vous m'avez dit dès le début en façon d'ultimatum « Tant que mon mari sera là, je n'appartiendrai qu'à lui. Si vous avez de la patience, attendez. » J'ai attendu... j'ai attendu deux ans.

ÉLISE.

Ce n'est pas trop.

GEORGES.

Non, ce n'est pas trop... mais, c'est assez. Aujourd'hui, vous voilà libre, grâce à Dieu... !

ÉLISE.

Oh !

GEORGES.

Permettez... c'est une affaire entre lui et moi, je le remercie, j'en ai bien le droit. Je répète donc : Vous voilà libre, grâce à Dieu et je viens vous dire : Elise, où? quand? comment?

ÉLISE, sursautant.

Hein?

GEORGES.

Où? quand? comment?

ÉLISE.

Je ne saisis pas du tout.

GEORGES.

C'est pourtant bien simple. Nous étions séparés par un obstacle : il a disparu, quand nous réunissons-nous?

ÉLISE.

Je n'en sais rien.

GEORGES.

Comment, vous n'en savez rien!

ÉLISE.

Je ne sais même pas si nous nous réunirons.

GEORGES.

Voyons, voyons... ce n'est pas sérieux!

ÉLISE.

C'est extrêmement sérieux. J'ai besoin de réfléchir. Pendant deux années, j'ai porté la chaîne, une chaîne dorée, mais pesante. Elle vient de se briser. Avant de la resouder, s'il y a lieu, j'entends vivre libre, sans entraves, jouir de mon indépendance, du temps, de l'air, de l'espace. En un mot, mon ami, j'ai soif de vacances.

GEORGES.

Prenons-les ensemble!

ÉLISE.

Cela non, à aucun prix.

GEORGES.

Pourquoi?

ÉLISE.

Parce que vous me feriez la cour.

GEORGES.

Eh bien?

ÉLISE.

Eh bien! de deux choses l'une : ou vous en seriez pour vos frais et vous m'ennuieriez beaucoup ou j'aurais la faiblesse de vous céder, et j'en serais parfaitement désolée.

GEORGES.

Alors?

ÉLISE.

Alors nous allons commencer par attendre le délai de dix mois, que votre Code civil, monsieur l'avocat, impose à mon veuvage.

GEORGES.

C'est gai. Vous y tenez beaucoup, à ce délai?

ÉLISE.

Essentiellement. Et ce n'est pas tout. D'ici là, vous allez me jurer une chose, c'est de disparaître de mon horizon. Je vous ai assez vu, allez-vous-en.

GEORGES.

Où ça?

ÉLISE.

Où vous voudrez, pourvu que ce soit très loin. Tenez... faites le tour du monde : c'est très bien porté.

GEORGES.

Ça ne dure plus que soixante-trois jours.

ÉLISE.

Faites-le dans les deux sens! En commençant par la gauche, il paraît que c'est plus long.

GEORGES.

Vous vous moquez de moi. Comme c'est malin!

ÉLISE.

Je ne me moque pas, mon cher. C'est très grave ce que nous avons à décider. Pendant votre voyage, vous réfléchirez, je réfléchirai... nous réfléchirons... et si, à votre retour, nous nous retrouvons tous les deux en face l'un de l'autre dans les mêmes dispositions d'esprit...

GEORGES.

Eh bien?

ÉLISE.

Eh bien, nous prendrons une résolution définitive. C'est entendu?

GEORGES.

C'est idiot. Laissez-moi vous expliquer...

ÉLISE.

Rien du tout. Voilà ce que j'avais à vous dire. Ne suppliez pas, ne vous fâchez pas et allez-vous-en, mon ami.

GEORGES.

Soit, je pars... Mais, vous savez, vous me regretterez.

ÉLISE.

C'est ce qui pourrait vous arriver de plus heureux... Allons, adieu!

GEORGES.

C'est idiot... Au revoir!

ÉLISE.

Non, à dans dix mois.

GEORGES.

Bon... peut-on revenir demain?

ÉLISE.

Non, non, non.

GEORGES.

Et ce soir?

ÉLISE.

Non plus.

GEORGES.

Alors, adieu...

ÉLISE.

Oui.

GEORGES, va à la porte. En se retournant.

Mais vous savez... c'est idiot.

Fausse sortie.

ÉLISE.

Ta, ta, ta (A part.) Il est gentil.

GEORGES, rentrant.

C'est idiot!

ÉLISE.

Voulez-vous bien...

Georges sort définitivement.

SCÈNE IV

ÉLISE, CROCHE.

ÉLISE, *seule.*

C'est fort sage, et c'est même... grand comme ça héroïque, car, au fond, il ne me déplaît pas du tout.

CROCHE, *paraissant à la porte.*

On peut entrer?

ÉLISE.

Ah! voilà mon architecte. Comment va monsieur Croche?

CROCHE.

Toujours bien pressé, chère madame, bien pressé...

ÉLISE.

Vous avez tout au moins le temps de vous asseoir.

CROCHE.

Je ne m'assieds jamais! Non, non... je vous en supplie, ne me tentez pas. Du reste je n'ai qu'un mot à vous dire. Voici : l'affaire est dans le sac.

ÉLISE.

Ah? Bien!...

CROCHE, *présentant un acte.*

Le temps de signer cela.

ÉLISE.

Si vite!

CROCHE.

C'était une affaire à enlever... Vous allez être propriétaire des Eaux-Fraîches. Il fallait éviter l'adjudication. J'ai donc, il y a une heure, acquis château, domaine et dépendances pour une somme globale de quatre cent cinquante mille francs, sur laquelle j'ai versé cent mille comptant, et j'ai le plaisir de vous recéder le tout...

ÉLISE, *prenant l'acte et lisant.*

Pour cinq cent mille.

CROCHE.

Oui... je suis résolu à vous traiter en amie.

ÉLISE, *prête à signer.*

L'affaire est bonne?

CROCHE.

Elle est en or. Moulurey ne s'y était pas trompé, il était dessus depuis six mois, car votre mari qui sur tout autre chapitre fut plus que faiblard — je peux bien le dire, mon vieux, puisque tu n'es plus là, — était un businessman de première.

ÉLISE.

Eh bien, je signe!

CROCHE.

Parfait.

ÉLISE.

Vous devenez mon premier et mon plus fort créancier. je vous dois un demi-million.

CROCHE.

Vous en possédez dix, chère madame.

ÉLISE.

Vous croyez?

CROCHE.

J'en suis sûr... sans ça. Et maintenant que tout est réglé, je regrimpe dans mon automobile.

ÉLISE, le retenant.

Ah mais! Croche... Croche!.. j'ai besoin de vous.

CROCHE.

Encore!

ÉLISE.

Mais certainement. Je vous ai parlé de mes projets pour la salle de bains.

CROCHE.

Plus tard... plus tard... je suis si pressé!

ÉLISE.

Du tout... maintenant. Vous me devez bien ça.

CROCHE.

Mais je perds un temps précieux.

ÉLISE.

Mais vous venez de gagner cinquante mille francs!

CROCHE.

Ça n'a aucun rapport... Enfin, dépêchons!

ÉLISE.

Par ici.

CROCHE.

Faut-il que je vous aime... faut-il que je vous aime!

Ils sortent.

SCÈNE V

MARGUERITE, MAITRE LANSQUENET.

MARGUERITE, au fond.

Si Maître Lansquenet veut se donner la peine d'entrer... Madame ne va pas tarder à venir... Elle est avec son architecte.

LANSQUENET.

Avec Croche? Ah bien! j'ai le temps d'attendre! Il n'en finit jamais, M. Croche.

MARGUERITE.

Il est si bavard!

LANSQUENET.

Profitons-en, petite Margot, pour nous occuper un peu de toi.

MARGUERITE.

Avec plaisir, maître Lansquenet.

LANSQUENET.

Car tu es ma cliente... une cliente très sensée, très intelligente, qui a su le mieux du monde mener sa modeste bar-

que. Sais-tu seulement à quel chiffre se monte aujourd'hui le capital que tu m'as confié?

MARGUERITE.

Ce doit être une dizaine de mille francs environ.

LANSQUENET.

Juste... dix mille francs, que tu as mis de côté en dix ans passés au service de M. Moulurey. Combien te donnait-il par mois?

MARGUERITE, baissant les yeux.

Trente francs.

LANSQUENET.

Ah, mais! ah, mais! ah, mais!... il y avait donc à côté les petits bénéfices?

MARGUERITE.

M. Monlurey a été très bon pour moi.

LANSQUENET.

Tu le lui rendais bien. Aussi ton maître avait-il songé à toi. Par un petit acte rédigé en mon étude, il y a deux ans, au moment de son mariage, Moulurey t'a constitué un capital, payable à son décès.

MARGUERITE.

Vrai?

LANSQUENET.

Parole de notaire! Tu toucheras de ce chef, quand il te plaira, deux mille écus.

MARGUERITE.

C'est-à-dire?

LANSQUENET.

C'est-à-dire six mille francs, qui, joints à tes économies, t'assuront un joli magot de seize mille livres.

MARGUERITE.

Ah! le bon maître... le bon maître!

LANSQUENET.

Il n'était pas fort, mais il était si riche! Te voilà dotée, Margot... que vas-tu faire?... quitter ton service... te marier?

MARGUERITE.

Ah! que non pas! J'ai un autre projet.

LANSQUENET.

Et lequel?

MARGUERITE.

Voilà... depuis dix ans que je suis à Paris, j'ai toujours eu une idée qui me trotte par la tête.

LANSQUENET.

Et quelle est cette idée?

MARGUERITE, très simplement.

C'est d'être grue.

LANSQUENET.

Ah mais! ah mais! ah mais!

MARGUERITE.

Grue... oui... grue! C'est un métier très agréable, pas difficile quand on sait s'y prendre et qu'on a un peu d'argent devant soi... Alors, j'ai pensé à vous!

LANSQUENET.

A moi, Margot... à moi ?

MARGUERITE.

Oh !... vous me comprenez mal... Non !... Vous êtes dans les affaires, vous fréquentez tout le grand monde à Paris... alors, si dans vos relations, vous connaissiez un bon petit fonds de grue à vendre...

LANSQUENET.

Ah mais !... ah mais !... ah mais !... Crois-tu donc qu'un fonds de grue, ça s'achète comme une étude de notaire ou une charge d'avocat à la Cour de cassation ?

MARGUERITE.

Je ne suis pas si bête. Je veux dire que si vous connaissiez une cocotte qui veuille se retirer des affaires et qui me céderait... pas trop cher ! toute son installation, son mobilier, sa clientèle... vous seriez gentil de me prévenir. Bien entendu, vous auriez droit à une bonne commission.

LANSQUENET.

Des honoraires ? Tu m'offres des honoraires !

MARGUERITE.

Oh ! pas de l'argent, bien sûr ! Mais je vous donnerai votre jour... une fois par semaine... pour rien !

LANSQUENET, *l'attirant à lui.*

Elle est exquise !

MARGUERITE.

Oh ! je sais bien que je ne vous déplais pas, allez... Vous m'avez assez souvent pincée derrière les portes, (*Lanquesnet lui fait signe en riant de se taire, elle continue, malgré ses protestations.*) quand

vous veniez dîner avec monsieur en tête à tête avant son mariage. Après avoir bu du champagne, vous me regardiez tous les deux avec des bons yeux de gros poisson...

LANSQUENET, lui prenant les mains.

Tu as remarqué ça, toi.

MARGUERITE.

Oh! quand on est jolie fille et qu'on a un peu l'habitude des hommes...

LANSQUENET, se lève.

Tu as la grande habitude, Margot!

MARGUERITE.

De mon patron, seulement. Avec les autres... pas si bête! Jusqu'à son mariage, il a bien fallu le distraire un peu, le pauvre homme!

LANSQUENET, l'embrassant, ému.

Brave petit cœur!

MARGUERITE.

Et tenez... m'est avis que s'il ne s'était pas marié, M. Moulurey serait encore de ce monde.

LANSQUENET.

Vraiment?

MARGUERITE.

Sûr!... Avec son tempérament sanguin, fallait plus lui promettre que tenir, dans son intérêt, bien entendu... c'est ce que je faisais. Tandis qu'une fois marié...

LANSQUENET.

Eh bien?

MARGUERITE.

Il a été trop goulu avec madame... alors il a eu une révolution de sang, et crac! Avec les vieux, faut savoir s'y prendre... Madame était trop inexpérimentée.

LANSQUENET.

Minerve parle par ta bouche.

MARGUERITE, le regardant en riant.

Aussi moi, quand je serai cocotte, c'est des vieux que j'aimerai, que je dorloterai, que je cajolerai... des vieux gentils, propres, bien conservés, riches... comme vous...

LANSQUENET, exultant.

Comme moi, Margot, comme moi! (Il tire vingt francs de son gousset.) Mets ça en souvenir de moi dans ta tirelire.

Il l'embrasse.

MARGUERITE.

Merci, monsieur Lansquenet. Vous voyez... vous m'avez embrassée... seulement! Ça ne vous fera pas de mal et vous êtes content tout de même.

LANSQUENET, enthousiasmé.

Cette fille est un ange!... Je vais m'occuper de toi, Margot, je vais m'occuper de toi.

Il l'embrasse.

MARGUERITE.

Chut! assez, voilà madame... à bientôt!

Elle sort.

SCÈNE VI

ÉLISE, MAITRE LANSQUENET.

ÉLISE, *entrant.*

Bonjour, mon maître.

LANSQUENET.

Je vous salue, ma chère cliente.

ÉLISE.

Vous avez reçu mon petit mot.

LANSQUENET.

C'est lui qui m'amène. Vous m'y exprimiez le désir que je misse à votre disposition une dizaine de mille francs... les voici.

ÉLISE.

On n'est pas plus ponctuel. Merci. Je vous signe un reçu ?

LANSQUENET.

S'il vous plait. Faisons les choses en règle.

ÉLISE.

Que faut-il écrire ?

LANSQUENET.

Mettez simplement : « Reçu de maître Lansquenet, notaire, la somme de dix mille francs. »

ÉLISE.

J'ajoute, n'est-ce pas : « A valoir sur la succession de M. Moulurey. »

LANSQUENET.

Naturellement... si vous héritez.

ÉLISE.

Mais... sans doute...

LANSQUENET.

C'est que je n'ai pas eu encore communication officielle du testament.

ÉLISE.

Quel testament ?

LANSQUENET.

Mais celui qui vous met en possession de la fortune de feu votre mari.

ÉLISE.

Je ne saisis pas... c'est vous qui devez l'avoir.

LANSQUENET.

Mais précisément non... Il doit être ici.

ÉLISE.

Ici ? Pourquoi ? Toutes les pièces d'affaires de mon mari sont entre vos mains.

LANSQUENET.

Ah mais ! ah mais ! ah mais !... excepté celle-là.

ÉLISE.

Vous n'avez pas de testament ?

LANSQUENET.

Si fait, j'en ai bien un. Mais dans l'espèce il est sans intérêt. Il ne dispose pas en votre faveur.

ÉLISE.

Vous dites ?

LANSQUENET.

Le testament de Moulurey existant dans mon étude est antérieur à votre mariage.

ÉLISE.

Ah !... très bien !

LANSQUENET.

Moulurey, à cette époque, était loin de prévoir le bonheur conjugal que vous lui apporteriez...

ÉLISE.

Évidemment !

LANSQUENET.

Il a dû, en toute certitude, révoquer depuis ses dispositions premières par un acte ultérieur.

ÉLISE.

Je ne sais pas.

LANSQUENET.

Si, si, si ! Le nouveau testament existe... Allons donc ! C'est l'évidence même... Moulurey, à maintes reprises, m'a fait part de ses intentions.

ÉLISE.

Il ne m'en a jamais parlé.

LANSQUENET.

Ah mais! ah mais! ah mais! Diable! C'était pourtant un homme d'ordre. Il a dû prendre ses précautions avant le grand voyage.

ÉLISE.

Il nous a quittés si vite!

LANSQUENET.

En tout cas, il est indispensable que nous trouvions ce testament. Cherchez, cherchez... et dès que vous aurez mis la main sur la pièce, avisez-moi.

ÉLISE.

C'est entendu!... Mais si je ne trouvais rien?

LANSQUENET.

Dame!... Nous serions bien obligés, à notre corps défendant, de nous en référer alors à l'acte passé en mon étude.

ÉLISE.

Que dit-il, cet acte?

LANSQUENET, cherchant dans sa serviette.

Que dit-il? que dit-il? Ah mais! ah mais! ah mais! pas grand'chose de bon. Voyons... (Prenant un feuillet.) Ah! voici (Lisant.) : « En l'absence de tout descendant direct...

ÉLISE, répétant.

De tout descendant direct.

LANSQUENET, continu

» ... Et préoccupé d'éviter au nom de Moulurey, la disparition qui le menace, je lègue toute ma fortune, telle qu'elle se poursuivra et comportera au jour de mon décès à la ville de Guéret qui m'a vu naître...

ÉLISE.

Ah !

LANSQUENET.

» ... A charge par elle de m'élever, sur la place du lycée, une statue en pied et en bronze, avec cette inscription : « A Moulurey, Ernest, la ville de Guéret reconnaissante. » A charge encore de donner à l'Avenue de la Gare, qui est la plus fréquentée de la ville et la seule qu'on voie du chemin de fer, le nom de boulevard Ernest-Moulurey (1831-19...) » La date est en blanc.

ÉLISE.

C'est tout ?

LANSQUENET.

Suivent quelques legs sans importance où votre nom, madame, ne figure pas.

ÉLISE.

C'est inouï ! Mais alors ce serait pour moi la ruine irrémédiable.

LANSQUENET.

Mon Dieu !...

ÉLISE.

Nul mieux que vous n'en est informé, maître. Si j'ai consenti à cette union qui n'offrait rien, en soi, de bien régalant, si j'ai épousé un homme trois fois plus âgé que moi...

LANSQUENET.

C'est qu'il vous apportait les circonstances atténuantes d'une fortune considérable.

ÉLISE.

Et comme je ne possède rien de mon chef, si elle m'échappe, cette fortune...

LANSQUENET, prenant le reçu.

Evidemment, évidemment... Je n'ai donc plus à insister, ma chère cliente. Vous voyez la nécessité absolue de découvrir le testament postérieur.

ÉLISE.

En admettant qu'il existe.

LANSQUENET.

Ce qui, pour moi, ne fait aucun doute. Cherchez, cherchez bien... et vite!

ÉLISE.

Vite, vite... mais encore?

LANSQUENET.

Oh! prenez votre temps, on ne veut pas vous étrangler. Vous avez jusqu'à demain matin.

ÉLISE.

Demain matin!... Ah! mon Dieu!

LANSQUENET.

Sur ce, je vous quitte pour bien vous laisser à votre petite affaire. J'attends un mot de vous. Adieu, ma chère cliente!

ÉLISE.

Adieu!

LANSQUENET, passant devant le buste de Moulurey.

Ce pauvre Moulurey! Il était moins bien que ça!

Il sort.

SCÈNE VII

ÉLISE, puis CROCHE.

ÉLISE.

Pourvu que je le trouve maintenant, ce testament ! Ah ! quelle leçon !... quelle leçon pour une autre fois !

CROCHE, entrant.

Je viens de me rendre compte. C'est très simple. Nous allons vous installer là dedans un petit Balnéum-bijou à faire crever de dépit vos meilleures amies. Ça coûtera dans les deux mille cinq... mettons trois mille.

ÉLISE.

Mais, mon cher Croche...

CROCHE.

Nous réglerons tout cela en bloc. Cinq cent mille d'une part, trois mille de l'autre.

ÉLISE.

Mon pauvre Croche, il se pourrait fort bien que je me trouve dans l'impossibilité de vous payer les cinq cent mille et même les trois mille.

CROCHE, riant

Ah ! ah ! Elle est drôle... elle est drôle.

ÉLISE.

Pas tant que vous le croyez... Maître Lansquenet sort d'ici.

CROCHE, *inquiet.*

Le notaire?

ÉLISE.

Mon notaire.

CROCHE.

Eh bien?

ÉLISE.

Eh bien, si je ne retrouve pas d'ici demain matin le testament par lequel mon mari me lègue sa fortune, je n'hériterai pas un sou de lui.

CROCHE, *très troublé.*

Parce que?

ÉLISE.

Parce qu'il en existe un autre antérieur à mon mariage et qui me déshérite.

CROCHE.

Et ce second testament, où est-il?

ÉLISE.

S'il est quelque part, il est ici.

CROCHE, *affolé.*

Il faut le chercher... cherchons-le!

ÉLISE.

C'est ça.

CROCHE.

Et moi qui suis si pressé... Enfin, l'affaire est suffisamment grave.

ÉLISE.

Pas pour vous, Croche.

CROCHE.

Comment, pas pour moi?

ÉLISE.

Dame! Il vous resterait en tout cas comme gage les Eaux-Fraîches?

CROCHE.

Joli gage! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fiche, des Eaux-Fraîches?

ÉLISE.

Les revendre.

CROCHE.

C'est impossible!... C'est une propriété invendable!

ÉLISE.

Vous me disiez que c'était une si bonne affaire...

CROCHE.

Pour vous! Tout dépend du point de vue. A qui voulez-vous que je colle une propriété d'agrément de quatre cent mille balles? Il faut être fou pour se payer ça. D'abord, en principe, une propriété d'agrément, c'est un supplice, c'est odieux, et quand elle vaut quatre cent mille francs, c'est monstrueux.

ÉLISE.

Mais le château est très beau!

CROCHE.

Il est très beau... il était très beau... sous Louis XIII! A l'heure actuelle, il est inhabitable. J'avais l'intention de vous y faire faire au moins cent mille francs de réparations. Il n'y a de bien que les caves... les caves sont superbes. Mais on ne peut pas vivre tout le temps dans les caves !

ÉLISE.

Il est bien temps de me dire tout ça.

CROCHE.

Ça n'a plus d'importance... vous avez signé !

ÉLISE.

Merci.

CROCHE.

Enfin... cherchons!

ÉLISE.

C'est cela... J'inspecte les tiroirs du salon. Pendant ce temps-là, vous, fouillez dans le cabinet de travail. Voici les clefs.

CROCHE.

Bon... parfait... j'y vais... (Prêt à sortir.) Vous avez le mot du coffre-fort ?

ÉLISE.

Oui... *Humbert*.

CROCHE.

C'est encourageant !

Il sort.

ÉLISE.

Voyons, examinons d'abord ce tiroir-là (Elle enlève un des tiroirs du chiffonnier et le pose sur la table.) Des factures... des factures... C'est pas ça... c'est pas ça... (Elle jette au fur et à mesure les papiers autour d'elle.) Dieu, quel désordre dans ce tiroir!

SCÈNE VIII

ÉLISE, BERTHE, PARADEUX.

BERTHE, entrant, suivie de Paradeux.

Bonjour, ma chérie.

ÉLISE.

Bonjour... quelle bonne surprise!

PARADEUX.

Chère madame!...

ÉLISE.

Bonjour, docteur... je suis bien contente que vous soyez venus... Tenez... prenez donc chacun un tiroir de ce meuble et faites comme moi.

BERTHE.

Très volontiers.

PARADEUX.

C'est la moindre des choses.

Ils s'installent.

BERTHE.

Il suffit, je vois, de jeter le contenu du tiroir par terre.

ÉLISE.

Non, non, je vais t'expliquer. Si vous trouvez l'un ou l'autre un papier sur lequel il y aurait écrit quelque chose comme : « Je donne ou je lègue ma fortune à ma femme » et qui soit signé d'un nom dans le genre de celui de mon mari. donnez-le-moi tout de suite.

PARADEUX.

Ce sera quelque chose dans le genre d'un testament.

ÉLISE.

Précisément... c'est ce que je cherche !

Elle se remet à jeter les papiers.

BERTHE.

Mais il n'y a que des cartes à jouer dans ce tiroir !

PARADEUX.

Le mien ne contient que des rubans.

ÉLISE.

Et le mien est vide... c'est désespérant. (Élevant la voix.) Avez-vous trouvé quelque chose, Croche?

VOIX DE CROCHE.

Rien du tout.

ÉLISE.

Moi non plus.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CROCHE.

CROCHE.

Ah ! vous avez pris des auxiliaires.

ÉLISE.

Oui... (Présentant.) Monsieur Croche, madame Paradeux, Monsieur le docteur Paradeux, professeur à la Faculté de médecine.

CROCHE.

Très honoré. Chère madame, je viens de passer en revue tous les papiers d'affaires de votre mari. Ils sont dans un désordre parfait et méticuleusement étiquetés. Néant. Donc, pas d'illusion, ce testament n'existe pas.

BERTHE.

Ah ! mon Dieu !

PARADEUX.

Moulurey est intestat ?

ÉLISE.

C'est bien... Je suis parfaitement ruinée et la ville de Gueret devient millionnaire à ma place.

BERTHE.

Qu'est-ce que nous apprenons là ! Mais c'est abominable, cela, ma chérie !

CROCHE.

Il vous reste un espoir, madame.

ÉLISE.

Et lequel?

CROCHE.

C'est que votre ruine entraînant la mienne, je suis intéressé au premier chef à ce que cette catastrophe ne se produise pas.

ÉLISE.

Et comment l'éviter?

CROCHE.

Comment? Je l'ignore... Mais le dernier mot n'est pas dit, je vous en réponds. Je cours chez Maître Lansquenet avec mon automobile... Dieu que je suis pressé... j'en ai pour cinq minutes. Attendez-moi, je reviens. (Prenant sa serviette et son chapeau.) Je sauverai votre fortune, madame, je ne sais pas encore comment, mais je la sauverai!

Il sort.

SCÈNE X

ÉLISE, BERTHE, PARADEUX.

BERTHE.

Tu ne peux savoir, ma chérie, à quel point je prends part à ton inquiétude.

ÉLISE.

Je sais ton amitié et je t'en remercie.

PARADEUX.

Elle vous aime beaucoup.

BERTHE.

D'abord... Et puis j'ai le plus grand intérêt moi-même à ce que tu restes riche.

ÉLISE.

Comment cela ?

BERTHE.

Je vais te le dire, mais auparavant... (A Paradeux) Fémur !

PARADEUX, recevant un choc.

Le fémur, messieurs, est un os aux proportions harmonieuses dont le col très réputé...

Il continue à parler à voix basse et à gesticuler.

ÉLISE.

Qu'est-ce qui se passe donc ?

BERTHE.

Il se passe que nous voilà tranquilles. Ayant quelque chose à te dire que mon mari ne dois pas entendre, j'ai pris soin de l'isoler.

ÉLISE.

Ah !

BERTHE.

Oui... le professeur est comme ça. Il est tellement préoccupé par ses cours, son esprit en est tellement plein, qu'il suffit de lui jeter un terme médical, pour qu'immédiatement il prépare une petite conférence.

ÉLISE.

C'est très commode !

BERTHE.

N'est-ce pas ?

ÉLISE.

Et ça dure longtemps?

BERTHE.

Plus ou moins, mais quand le charme est rompu, j'en suis toujours avertie.

ÉLISE.

Eh bien, je t'écoute.

BERTHE, sans plus s'inquiéter de la présence de son mari.

Voici... tu n'ignores pas que j'ai un amant...

PARADEUX, continuant sa conférence.

Oui, messieurs, oui...

ÉLISE.

Mais si, j'ignorais !

BERTHE.

Comment, je ne t'avais pas dit ça ? Mais tout Paris est au courant... Le prince Démétrius.

ÉLISE.

Le petit Rastacù ?

BERTHE.

Lui-même... l'héritier présomptif du trône de la Serbie horizontale.

ÉLISE.

Tiens!... Je le croyais avec mademoiselle Émilienne d'Argenson.

BERTHE.

Précisément... Il a été assez gentil de la quitter à cause de moi.

ÉLISE.

Ça c'est très bien.

BERTHE.

C'est d'autant mieux, ma chérie, que cette rupture constitue pour lui un véritable sacrifice.

ÉLISE.

Non !

BERTHE.

Comprends donc, ma belle... une fille qui peut dépenser deux mille louis par mois... le prince avait auprès d'elle une situation...

ÉLISE.

Princière !

BERTHE.

J'allais le dire. Il ne l'a plus. Tu vois combien dès l'origine, je me suis trouvée être son obligée. Mais il y a autre chose.

PARADEUX, *achevant sa leçon imaginaire.*

Et ce sera, messieurs, l'objet de notre prochaine conférence.

BERTHE.

Ah ! le voilà réveillé.

ÉLISE.

Le charme est rompu.

PARADEUX, à Berthe.

Ma chère amie...

BERTHE, à Paradeux.

Diabète...

PARADEUX, qui reçoit le choc.

Diabète! Il y a beaucoup à dire, messieurs, sur le diabète...

Même jeu que précédemment.

ÉLISE.

Nous voilà tranquilles pour un bout de temps.

BERTHE.

Je continue. J'ai tout naturellement présenté mon amant a mon mari : il lui a beaucoup plu. Démétrius est enjoué, charmant causeur, son léger accent exotique donne à toutes ses paroles une saveur très particulière. Il faut l'entendre dire : « Bonzour, mon cer dotour », Hippolyte en raffolle.

ÉLISE.

Mais alors...

BERTHE.

Il en raffole trop... c'est ce qui a amené la catastrophe. Il y a trois jours, le professeur qui, de sa vie, n'avait mis les pieds dans un cercle, a tenu absolument à accompagner Démétrius au sien. Les voilà donc partis pour « Les Épluchures ».

ÉLISE.

Où est-il donc, ce cercle-là ?

BERTHE.

« Les Épluchures » ? A côté des « Pommes de Terre » !

ÉLISE.

C'est juste...

BERTHE.

Une fois là, Hippolyte a eu l'idée saugrenue d'entrer dans la partie. Démétrius n'a pas pu refuser, et tu vois d'ici mon mari et mon amant, en face l'un de l'autre, à une table d'écarté.

PARADEUX, *à son auditoire.*

C'est tout à fait curieux, messieurs!

ÉLISE.

Ton amant a perdu?

BERTHE.

Naturellement. Quand on s'est levé, Démétrius devait vingt-cinq mille francs à Hippolyte.

ÉLISE.

Il ne sait donc pas jouer?

BERTHE.

Très bien... mais par délicatesse, il ne s'est pas défendu.

ÉLISE.

Il a bien fait.

BERTHE.

Oui, mais voilà le hic. Démétrius n'a pour vivre que sa part sur la liste civile de la Serbie horizontale.

ÉLISE.

Mais il me semble...

BERTHE.

Ah ! ma chère ! Trois cents francs par mois... ça va si mal en Orient... et là-dessus, il faut qu'il paye l'ambassadeur.

ÉLISE.

Je plains l'ambassadeur.

BERTHE.

Oh ! lui, il s'en tire... il est dentiste.

ÉLISE.

Enfin, comment tout cela a-t-il fini ?

BERTHE.

Ça n'a pas fini du tout. Démétrius n'ose plus remettre es pieds chez nous. Il a écrit à mon mari, l'autre jour, qu'il était appelé par dépêche dans la Serbie horizontale, et il vit dans sa petite chambre d'hôtel, derrière le Sacré-Cœur. C'est là que nous nous voyons et on est si mal...

ÉLISE.

Ma pauvre amie !

BERTHE.

Ça ne peut pas durer. Et comme je ne peux pas demander ce service à mon mari, je venais te prier d'avancer au prince cette petite somme qu'il te rendra à la mort de Son Altesse Alfred I[er].

ÉLISE.

Je m'en serais fait un plaisir, mais il faut d'abord que je sache si j'hérite.

PARADEUX.

Et ce sera, messieurs, l'objet de notre prochaine conférence. (Revenant à lui.) Trois heures moins le quart !... Diable ! Je n'ai que le temps de courir à la faculté... Ma conférence... Tu ne m'accompagnes pas, Béberthe ?

BERTHE.

Non, mon ami, je reste avec Élise.

PARADEUX.

Je n'insiste pas, les dames ont toujours mille confidences à se faire.

BERTHE.

Oh ! mon chéri...

PARADEUX.

Si, si ! la présence d'un mari est souvent gênante. A peine aurai-je le dos tourné, que vous allez le dévider en tête à tête, le peloton des cachoteries intimes.

ÉLISE.

Voyez-vous ça.

PARADEUX.

Oh ! je connais les femmes !

ÉLISE.

Vraiment ?

PARADEUX.

Ah ! madame... j'en ai tant disséqué !

BERTHE.

Fi ! l'horreur ! Est-il bête !

PARADEUX.

Allons, je vous laisse à vos mystères. (A Élise.) Madame... (A Berthe.) Mon petit poulet... tu viendras me prendre ?

BERTHE.

C'est entendu !

PARADEUX, se heurtant à Croche qui entre en coup de vent.

Pardon, monsieur !

CROCHE.

De rien, monsieur.

Paradeux sort.

SCÈNE XI

CROCHE, ÉLISE, BERTHE.

ÉLISE.

Vous revoilà déjà ?

CROCHE, essoufflé au point de ne pouvoir parler.

Oui, madame.

BERTHE.

Dans quel état, cher monsieur !

CROCHE.

J'ai grimpé quatre à quatre les étages... Je ramène le notaire.

ÉLISE.

Où est-il ?

CROCHE.

Il souffle à l'entresol.

ÉLISE.

Vous l'avez laissé seul ?

CROCHE.

Oui, il fallait que je vous parle avant qu'il soit là.

ÉLISE.

Eh bien, parlez !

CROCHE.

Voilà... je suis très pressé... la solution est trouvée.

ÉLISE.

J'hérite ?

CROCHE.

Vous héritez.

ÉLISE et BERTHE.

Quel bonheur !

Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.

CROCHE, *interrompant leurs effusions.*

Je vous en prie, nous sommes pressés. Il faut répondre « oui » à toutes les questions du notaire...

ÉLISE.

Bien !

CROCHE.

Et signer tout ce qu'il voudra.

ÉLISE.

Signer tout ce qu'il voudra... Bien !... Mais enfin, Croche, expliquez-moi...

CROCHE.

Je n'ai pas le temps... je n'ai pas le temps... du reste, le voilà !

SCÈNE XII

Les Mêmes, MAITRE LANSQUENET.

LANSQUENET, entrant, à Élise.

Toutes mes félicitations, ma chère cliente. Alors la nouvelle que m'apporte M. Croche est exacte ?

ÉLISE, hésitante.

Oui, maître.

LANSQUENET.

Ah mais! ah mais! ah mais! Vous m'en voyez ravi. Vous aviez donc quelque hésitation à me l'annoncer vous-même ?

ÉLISE, même jeu.

Oui, maître.

LANSQUENET.

Ça n'est pas gentil... ça n'est pas gentil! D'autant que, si le vieil ami s'en fût réjoui, le notaire en eût pris bonne note, car voici votre situation modifiée du tout au tout... Vous le savez bien.

ÉLISE, même jeu.

Oui, maître.

LANSQUENET.

Alors... veuillez signer ici.

ÉLISE, un peu interloquée.

Oui, maître.

Berthe et Croche la mènent à la table. — Elle signe.

LANSQUENET.

Merci. « En l'absence de tout descendant direct », disait le fâcheux testament. Or, puisque nous avons licence d'espérer l'éclosion imminente d'un petit Monlurey posthume...

ÉLISE et BERTHE.

Hein !

LANSQUENET.

Le voilà, le descendant direct !

ÉLISE, bas, à Croche.

C'est insensé.

CROCHE, sans répondre.

Le voilà et c'est lui qui hérite.

LANSQUENET.

Précisément.

BERTHE.

Avant même d'être né ?

LANSQUENET.

Sans doute. Au point de vue juridique, le fait d'être né n'est pas indispensable. Ce n'est qu'une formalité accessoire. La conception suffit.

ÉLISE.

Mais, mon cher maître...

LANSQUENET.

Permettez... c'est moi que cela regarde. Vous avez apposé votre signature au bas de cet acte que j'ai rédigé.

ÉLISE.

Ainsi, cet acte que je viens de signer...

LANSQUENET.

Il précise nos espoirs et leur donne une forme légale : « Je soussignée, veuve Moulurey, déclare me trouver dans une situation » *et cætera... et cætera...*

ÉLISE.

Est-ce que... est-ce qu'il m'engage à quelque chose, cet acte ?

LANSQUENET.

A rien du tout ! Il établit seulement à votre bénéfice une situation d'une force et d'une netteté complètes.

BERTHE.

Vraiment ?

LANSQUENET.

Suivez-moi bien. Déférant à mon devoir professionnel, d'une main, je signifie ce soir le testament Moulurey à la ville de Guéret et je lui tends dix millions... de l'autre je lui dénonce cet acte déclaratif, et ces millions je les lui retire.

ÉLISE.

Mais... si je m'étais abusée, si cet espoir (Jetant à Croche un regard de colère.) que nous avons... ne se réalisait pas...

LANSQUENET.

Qu'à cela ne tienne ! Dans trois cents jours, dit la loi, nous retomberions tout simplement dans la situation d'il y a une heure. Sur ce, je vous quitte en vous renouvelant mes compliments. J'ai hâte d'abreuver la ville de Guéret d'espoir et d'amertume. Mesdames, monsieur...

ÉLISE.

Au revoir, maître.

Lansquenet salue et sort.

SCÈNE XIII

CROCHE, ÉLISE, BERTHE.

CROCHE.

Eh bien! madame, que pensez-vous de ma petite trouvaille?

BERTHE.

C'est très fort.

ÉLISE.

Ce n'est pas mon avis. Vous m'avez mise dans une situation absurde et ridicule.

CROCHE.

Mande pardon, madame, je vous ai mise dans une situation très distinguée, je dirai même historique.

ÉLISE.

Plait-il?

CROCHE.

Historique, je le répète. Demandez plutôt à Maître Lansquenet, qui me rafraichissait la mémoire, il y a un instant.

BERTHE.

Racontez-nous ça!

CROCHE.

Je serai bref. C'était, madame, le 13 février 1820... ça ne date pas d'hier. La France tout entière versait des larmes. Sous le poignard d'un fanatique exécrable, le duc de Berry venait de succomber.

ÉLISE, à Berthe.

Ah çà... aurait-il perdu la tête?

CROCHE.

Avec lui disparaissait l'héritier présomptif et unique du trône des Bourbon : la branche aînée était rasée. Mais quelques jours plus tard, le bruit se répandait par les villes et par les campagnes que madame la duchesse de Berry était enceinte — mande pardon, c'est de l'histoire. — La France respira, et sept mois plus tard, exultante de joie et à juste titre, elle acclamait la naissance d'Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord. Vive l'enfant du Miracle! criait-on. Vive l'enfant du Miracle!

BERTHE.

Bravo! Vive l'enfant du Miracle!

CROCHE.

Avez-vous saisi l'apologue?

ÉLISE.

Mon cher monsieur Croche, votre petite anecdote historique est très savoureuse, mais elle ne s'applique nullement à ma situation. Madame la duchesse de Berry était... ce qu'il fallait... moi, je ne la suis pas, voilà la différence.

CROCHE.

Ah! vous ne...

ÉLISE.

Non!

CROCHE.

Bon! Du reste, je ne me faisais pas trop d'illusion. Il y avait pourtant une petite chance, étant donné que Moulurey nous a quittés en pleine santé, très à la hâte... à l'anglaise...

BERTHE.

Monsieur Croche!...

CROCHE.

Bon!... je n'insiste pas. Donc, ce petit Moulurey du Miracle, nous ne l'avons pas.

ÉLISE.

Encore une fois, non.

CROCHE, froidemen .

Eh bien... nous l'aurons!

ÉLISE.

Vous avez dit?...

CROCHE.

J'ai dit : nous l'aurons!

ÉLISE.

Monsieur Croche!

BERTHE.

Vous êtes vif!

ÉLISE.

Je vous prie de sortir immédiatement.

CROCHE.

Je m'y attendais... Oh! je m'y attendais! Mais ce qui est dit est dit.

ÉLISE.

Je vous prie de sortir.

CROCHE.

Je m'en vais... du reste, je suis très pressé... mais j'ajoute cependant un dernier mot.

ÉLISE.

Je vous le défends!

CROCHE.

Je vais le dire en américain, cette langue positive : The tinny Moulurey of the Miracle is worth two millions of dollars.

ÉLISE.

Ça veut dire?

CROCHE, sortant à reculons.

Ça veut dire, madame : Le petit Moulurey du Miracle vaut dix millions...

ÉLISE.

Monsieur...

CROCHE.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort.

SCÈNE XIV

ÉLISE, BERTHE.

ÉLISE.

Il est cynique, ce monsieur Croche.

BERTHE.

Il est cynique, mais il n'est pas sot.

ÉLISE.

Tu ne le défends pas, je suppose ?

BERTHE.

Oh !... certes non... Il s'en faut. Mais je ne te dissimulerai pas que son raisonnement...

ÉLISE.

Il est d'une impertinence !

BERTHE.

Évidemment... mais voyons... nous voilà seules toutes deux. Entre femmes qui s'estiment et qui s'aiment, on peut... on peut se laisser aller... à être franches.

ÉLISE.

Oui, certes !

BERTHE.

Eh bien ! je vais l'être. Tout d'abord il y a une chose certaine : c'est que M. Moulurey où qu'il se trouve en ce moment, le cher homme, déplore ce qui arrive... Son intention formelle était de te laisser sa fortune... toute sa fortune...

ÉLISE.

Mais oui... mais oui... j'en suis sûre! Nous en avons si souvent parlé ensemble!

BERTHE.

Alors! Ce sont bien ses dernières volontés, exprimées ou non, que tu cherches à réaliser. Ne perdons pas cela de vue.

ÉLISE.

Non, ne le perdons pas de vue.

BERTHE.

Ceci posé, qu'est-ce que tu reproches au moyen de Croche?

ÉLISE.

Je lui reproche d'être scandaleux.

BERTHE.

Oui, c'est son petit inconvénient. Son avantage par contre, est d'être d'une exécution facile et, nous sommes entre nous... pas très pénible.

ÉLISE, souriant.

Ça dépend.

BERTHE,

Et puis, enfin... ce moyen est le seul.

ÉLISE, réfléchissant.

Certainement.

BERTHE.

Donc, il s'impose.

ÉLISE.

Tu es de cet avis-là ?

BERTHE.

Mille fois. Donc, puisque nous sommes d'accord...

ÉLISE, *protestant*.

Oh... d'accord, d'accord !...

BERTHE, *continuant*.

Il ne s'agit plus que de préciser.

ÉLISE, *après un temps, à mi-voix*.

Si tu crois que c'est nécessaire...

BERTHE.

Tout à fait ! Dis-moi, ma chérie, tu as un amant

ÉLISE.

Non.

BERTHE.

Oh !... Tu vois comme c'est gênant !

ÉLISE.

Que veux-tu ? Je ne prévoyais pas...

BERTHE.

Enfin ! as-tu tout au moins dans ton entourage quelqu'un de sympathique, avec qui tu envisagerais, sans trop de peine, le cas échéant, l'idée de... hein ?

ÉLISE.

Oui... j'ai ça.

BERTHE.

Alors nous sommes sauvées !... Qui est-ce ?

ÉLISE.

Un jeune homme charmant, qui longtemps m'a fait la cour et qui, il y a une heure encore, me demandait ma main.

BERTHE.

Tu la lui as refusée ?

ÉLISE.

Momentanément, oui.

BERTHE.

Il faut la lui donner tout de suite.

ÉLISE.

Mais je ne peux pas avant dix mois.

BERTHE.

Légalement oui, mais... (Avec un sourire.) en fait ! Comment s'appelle-t-il ?

ÉLISE.

Georges Durieux.

BERTHE.

Le petit avocat sans cause, très à son aise... oui, il est gentil. Il habite ?

ÉLISE.

15, rue de l'Arcade.

BERTHE.

Il a le téléphone ?

ÉLISE.

221-43 !

BERTHE.

Laisse-moi faire.

ÉLISE.

Tu vas le faire venir ?

BERTHE.

N'en doute pas. (Elle va au téléphone.) Allô, mademoiselle, donnez-moi le 221-43.

ÉLISE.

Pour quoi faire ?

BERTHE.

Tu le sais bien !

ÉLISE.

Comme ça... tout de suite ? Mais, ma chère amie, c'est un homme fort délicat. Il ne se prêtera pas du tout...

BERTHE.

Nous prendrons le plus grand soin de ne lui donner aucun éclaircissement. Tu l'auras simplement rendu heureux par anticipation.

Sonnerie.

ÉLISE.

Ah ! mon Dieu ! c'est lui... déjà !

BERTHE, court à l'appareil.

Allô ! je suis bien chez M. Durieux ? Bon ! Voulez-vous le prier de venir à l'appareil de la part de madame Moulurey.

ÉLISE.

Non, non... c'est fou !...

BERTHE.

Chut ! chut !... (Écoutant.) Hein ?... Comment ?... Ah ! mon Dieu !... Merci.

Elle pose l'appareil.

ÉLISE.

Eh bien ?

BERTHE.

Pas de chance, ma chérie.

ÉLISE.

Il est sorti ?

BERTHE.

Oui, il y a un quart d'heure... pour faire le tour du monde et il n'a pas laissé d'adresse !

ÉLISE et BERTHE, se laissant tomber ensemble sur deux sièges.

Comment allons-nous faire ?

ACTE DEUXIÈME

Un salon de réception dans l'hôtel de madame Moulurey. Colonnade au fond, donnant sur la salle à manger, séparée par des tentures. Ameublement Empire, jaune et or; chaise-longue Récamier, à droite, avec table de marbre noir auprès.

Haute cheminée et petit coin de salon, à gauche. Porte donnant sur l'entrée de l'appartement, à gauche, deuxième plan, pan coupé. Porte à droite, premier plan, donnant sur la chambre de madame Moulurey et, deuxième plan, sur le cabinet de M. Moulurey, où se tient Croche. Lumière électrique. Au fond et de chaque côté de la colonnade, des plantes de serre.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, CROCHE.

Au lever du rideau, Berthe est assise à gauche. Toilette de promenade. Gantée et une ombrelle à la main, elle feuillette des brochures.

CROCHE, entrant de droite; il tient à la main un dossier.

Madame Moulurey n'est pas avec vous madame?

BERTHE.

Non, elle s'habille. Nous sortons ensemble pour aller faire un tour au Bois. Vous aviez à lui parler?

CROCHE.

Oh ! rien d'urgent. Un mot d'explication à propos d'une pièce de dépense.

BERTHE.

Savez-vous que c'est très, très gentil, la façon dont vous vous êtes mis à la disposition d'Élise?

CROCHE.

Oh ! mon Dieu... madame Moulurey a bien voulu revenir sur un petit mouvement de mauvaise humeur et m'a demandé de mettre un peu d'ordre dans toutes ses paperasses... il était tout naturel...

BERTHE.

Mais non, mais non! Matin et soir, vous êtes ici, classant les dossiers, triant les pièces de cette malheureuse succession Moulurey... Ah ! vous ne marchandez ni votre temps, ni votre dévouement.

CROCHE.

Et ce sera ainsi, madame, jusqu'au... (Consultant un calendrier.) Voyons, nous sommes aujourd'hui le 15... jusqu'au 27 de ce mois.

BERTHE, riant.

Alors, vous êtes un ami dévoué, pendant douze jours encore ?

CROCHE.

Exactement. Le 27 mai, je tire une brusque révérence, à moins que...

BERTHE.

A moins que ?...

CROCHE, sans répondre directement.

Vous avez toujours la notion bien exacte, chère madame, de la situation dans laquelle nous nous trouvons? Vous devez à madame Moulurey les vingt-cinq mille francs qu'elle a avancés, l'autre jour, au prince Démétrius et qui deviennent exigibles, si elle n'hérite pas.

BERTHE.

Oui.

CROCHE.

Moi, mon compte est bien simple. Elle me doit cinq cent mille francs qu'elle ne me paiera jamais, si elle n'hérite pas. Il faut donc qu'elle hérite.

BERTHE.

Absolument.

CROCHE.

Bon !... Pour ce faire, il nous manque...

BERTHE.

Je sais !

CROCHE.

Fort bien. Or, nous avons perdu Moulurey le 27 avril. A partir de cette date, la loi nous accorde un délai de trois cents jours, pour assurer un héritier... Maître Lansquenet *dixit*.

BERTHE.

Je me souviens.

CROCHE.

Trois cents jours... madame, réfléchissez un instant. Ce délai est libéral ; il embrasse une période de dix mois... Vous me suivez bien ?

BERTHE.

Je vous suis.

CROCHE.

Dix mois ! (Avec intention.) Neuf et un... dix ! Nous avions donc à partir du 27 avril, un mois devant nous, pour... délibérer. Nous sommes aujourd'hui le 15... Cette période, que je qualifierai de préliminaire et de flottante, prendra fin dans douze jours.

BERTHE.

Alors?

CROCHE.

Alors, dans douze jours, je prends mon chapeau, à moins que, d'ici là, M. Georges Durieux...

BERTHE.

Croche !

CROCHE.

...n'ait été des nôtres, puisque madame Moulurey, dans son exclusivisme, n'admet pas qu'un autre que lui...

BERTHE.

Croche !

CROCHE.

Oui... Enfin, il n'y avait qu'à s'incliner... et à essayer de retrouver le globe-trotter.

BERTHE.

Où peut-il être ?

CROCHE.

Avec l'assentiment de madame Moulurey, j'ai tout fait pour le savoir. Je me suis adressé à la meilleure agence de

recherches de Paris. Elle est dirigée par un policier espagnol...

BERTHE.

Eh bien ?

CROCHE.

Rien ! J'ai promis vingt-cinq mille pesetas... rien !... rien ! S'est-il dirigé à droite, à gauche, à l'est, à l'ouest ? Mystère !... Et plus le temps marche, plus le monsieur s'éloigne, et les minutes mêmes deviennent précieuses... Dix-huit jours d'inaction !... Savez-vous combien nous perdons, par jour, en ce moment-ci ?

BERTHE.

Non !

CROCHE.

Le calcul est simple... Il suffit de diviser dix millions par trente jours... Cela donne : trois cent trente-trois mille, trois cent trente trois francs, trente-trois centimes. Voulez-vous le chiffre par heure ?... Un peu plus de quatorze mille francs. Par minute ? Deux cent trente-quatre francs vingt-cinq centimes... Madame, nous perdons deux cent trente-quatre francs vingt-cinq centimes par minute !... (Prenant une brochure sur la table.) Tenez consultez l'Almanach Hachette... la liste civile du tsar de toutes les Russies, qui est la plus considérable du monde, ne suffirait pas à alimenter cette petite plaisanterie ! Deux cent trente-quatre francs vingt-cinq centimes par minute... c'est coquet !

BERTHE.

Évidemment.

SCÈNE II

Les Mêmes, ÉLISE.

BERTHE, *entrant en toilette de ville, sans chapeau.*

Me voici prête, ma chérie... Bonjour, Croche !

CROCHE.

Mes hommages, chère madame.

ÉLISE.

Toujours pas de nouvelles du voyageur ?

CROCHE.

Aucune.

ÉLISE.

Et ça va toujours, ce grand travail ?

CROCHE.

Très, très bien, mais ce n'est pas commode. Je commence à peine à y voir clair. Il en brassait des affaires, papa Moulurey !

ÉLISE.

Tant que ça ?

CROCHE.

Oui... Et toutes bonnes !... Une nature !

BERTHE.

Vous aviez quelque chose à demander à Élise.

CROCHE.

C'est vrai... j'oubliais... C'est à propos de cette pièce... Je désirerais être fixé sur...

ÉLISE, l'interrompant.

Oh! mon petit Croche, vous savez... tout ce que vous voudrez, excepté des renseignements d'affaires... Je n'y entends rien... je n'y comprends rien... je ne suis au courant de rien!

CROCHE.

Parfait! parfait! Ça ira tout seul.

ÉLISE.

Mais oui... mais oui... Je m'en rapporte complètement à vous... Travaillez bien, pendant que nous irons nous promener.

BERTHE.

Je te suis.

SCÈNE III

LES MÊMES, BAPTISTE.

Baptiste entre et apporte un télégramme sur un plateau.

ÉLISE, prenant le télégramme.

Une dépêche! (Baptiste sort. Ouvrant le télégramme et lisant.) Oh!... Eh bien, ça me fait tout de même plaisir.

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il y a?

ÉLISE.

C'est de Georges.

BERTHE et CROCHE, vivement.

M. Durieux ?

ÉLISE, tendant la dépêche à Berthe.

Tiens, lis... Tu peux lire tout haut.

BERTHE, lisant.

« Liverpool. Onze heures matin. — M'avez imposé tour du monde. Obéis. Au moment quitter ancien continent pour gagner nouveau, vous adresse expression émue d'amour stoïque et d'inébranlable fidélité. Embarque midi *Prince of Wales* pour New-York, avec double angoisse : être loin de vous et avoir mal de mer. *Forget me not. Remember* Georges. »

ÉLISE.

Est-ce assez charmant!... J'ai presque un petit remords.

BERTHE.

Le pauvre garçon!

CROCHE, entre ses dents.

Zut!... zut!... zut!... (Haut.) Elle est bien de onze heures du matin, cette dépêche?

BERTHE.

Oui.

CROCHE.

Bien! Et il s'embarquait bien à midi?

BERTHE.

Oui.

CROCHE.

Bon! Il est deux heures, ça va bien!... Ça va très bien!... Ça ne peut pas aller mieux!

ÉLISE.

Je te demande pardon, ma petite Berthe... une minute seulement. Cette première dépêche de Georges me fait un grand plaisir. Je vais la serrer dans mon chiffonnier... Tu permets?

BERTHE.

C'est trop naturel. Va donc!

SCÈNE IV

BERTHE, CROCHE.

BERTHE.

Eh bien, en voilà une veine!

CROCHE.

Si c'est de l'ironie, madame, je la trouve déplacée.

BERTHE.

Comment, de l'ironie!... Mais voilà M. Durieux retrouvé!

CROCHE.

En effet... retrouvé et radicalement reperdu. Madame Monlurey, dans son inconscience, ne se doute pas que ce télégramme la ruine!

BERTHE.

Je ne vous comprends pas.

CROCHE.

Parce que vous ne vous donnez pas la peine de réfléchir, chère madame. Comment voulez-vous que je le fasse revenir en temps utile?

BERTHE.

En lui télégraphiant.

CROCHE.

Mais, calculez, je vous en supplie. Pour aller de Liverpool à New-York, le *Kaiser Wilhelm*, qui bat tous les records, met sept jours, autant pour revenir, cela fait quatorze, dans tous les pays du monde, même en Amérique.

BERTHE.

Eh bien?

CROCHE.

Eh bien, comme il ne nous en reste que douze, madame, et en admettant que M. Durieux saute mathématiquement d'un paquebot dans un autre et ne perde pas une minute, il nous arrivera ici fourbu... trois jours trop tard! C'est désespérant, mais c'est ainsi.

BERTHE.

On ne pourrait pas, en cours de route, l'atteindre par un pigeon voyageur... un télégraphe sans fil...

CROCHE.

Eh! madame, pour faire un enfant, tous les pigeons voyageurs et tous les télégraphes sans fil ne servent de rien!

BERTHE.

Vous avez raison. Mais alors, que faire?

CROCHE.

Que faire?... C'est bien simple!... ses paquets.

BERTHE.

Vous allez abandonner Elise?

CROCHE.

Incontinent, illico! Je vais laisser pêle-mêle, en tas, les papiers de feu Monturey, qui n'intéressent plus désormais que la cité de Guéret (Creuse), plier ma serviette et tourner les talons.

BERTHE.

Ce n'est pas possible!

CROCHE.

C'est irrévocable! Voilà un petit voyage que je commandite de cinq cent mille francs... c'est plus que suffisant! Je n'ai pas besoin de sacrifier mon temps, par-dessus le marché.

BERTHE.

Alors, selon vous, la partie est perdue?

CROCHE.

Absolument. J'abandonne ma mise et je passe la main. C'est toujours une faute de courir après son argent, surtout quand il fait le tour du monde... Madame, j'ai bien l'honneur...

Il va pour sortir.

SCÈNE V

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant et apportant une carte à Croche.

Une visite pour M. Croche.

CROCHE, prenant la carte.

Au diable, l'importun! (Après avoir lu le nom.) Ah! c'est différent!... Faites entrer. (Baptiste s'incline et sort.) C'est précisément le policier espagnol, M. Hernani, à qui j'avais confié le soin de retrouver M. Durieux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HERNANI.

HERNANI, entrant.

Monsieur! (Il s'incline devant Berthe.) Madame, je vous présente mes hommages.

CROCHE.

Bonjour, monsieur Hernani. Madame sait qui vous êtes et vous pouvez parler devant elle, c'est une amie sûre.

HERNANI.

Fort bien.

BERTHE.

Mes compliments, monsieur. Pour un étranger, vous parlez vraiment notre langue avec une pureté d'accent...

HERNANI, modestement.

J'habite Paris depuis l'âge de six mois, madame.

BERTHE, souriant.

Alors, je conçois.

CROCHE.

Eh bien... vous connaissez la nouvelle?

HERNANI.

Non! Il y a donc une nouvelle?

CROCHE.

Nous savons où est M. Durieux.

HERNANI, très étonné.

Ah bah! (A Croche.) Vous auriez bien pu m'envoyer un petit mot. Vous savez combien je m'intéresse à cette affaire...

BERTHE.

Nous venons d'apprendre, il y a un instant, qu'il était ce matin, à Liverpool.

HERNANI.

Ah! que c'est curieux!... A Liverpool!... Je n'aurais jamais été le chercher là!... Pourquoi Liverpool?... plutôt que Berlin ou Rome? On ne sait pas... J'adore les recherches de ce genre, parce qu'elles sont pleines d'imprévu... Enfin, il est à Liverpool.

BERTHE.

Non... il y était...

HERNANI.

Il en est parti?... Ah! le farceur!

CROCHE.

Oui... il nous a fait la farce de filer en Amérique.

HERNANI.

En Amérique... pendant que vous le désirez éperdument à Paris!... C'est à mourir de rire!

CROCHE, agacé.

Je ne trouve pas, monsieur. Je suis ruiné si M. Durieux n'est pas ici avant le 27 courant.

HERNANI.

Alors, vous me paraissez destiné à la ruine.

BERTHE.

Mais sapristi, Croche... vous manquez d'initiative! Il doit y avoir un moyen de rejoindre un courrier parti depuis trois heures de Liverpool pour New-York.

HERNANI.

Je ne crois pas.

CROCHE.

Vous avez raison, madame, raidissons-nous et cherchons.

HERNANI.

Soit, cherchons. Mais je ne suis pas pour les recherches précipitées. Ça m'étonnerait bien si c'était moi qui trouvais!

BERTHE, réfléchissant.

Il y a bien des armateurs, à Liverpool? Ne pourrait-on pas?...

HERNANI.

Quoi donc?

CROCHE, vivement.

J'ai compris... Nous entrons en pourparlers télégraphiquement avec l'un d'eux, il modifie la destination de son plus rapide vapeur et il se lance à la poursuite du nôtre.

HERNANI.

Sublime! Je vois d'ici cette course folle, à travers les vertes plaines de l'Atlantique.

CROCHE.

Il s'agit de ne pas perdre un instant. Monsieur Hernani, je vous charge de mener à bien cette suprême tentative.

HERNANI.

J'accepte. Au moins, là, on sait où l'on va. Avant ce soir, un navire fendra les flots à la poursuite de M. Durieux.

BERTHE.

Ce sera cher, par exemple.

CROCHE.

Nous n'en sommes plus à cinquante mille francs près! Monsieur Hernani, vous avez carte blanche : c'est moi qui paie.

HERNANI.

Entendu!... Je vole au télégraphe. (Saluant.) Madame... (A Croche.) Tout de même, quel flair... je suis venu ici... j'ai trouvé ma piste!

Il sort.

SCÈNE VII

BERTHE. CROCHE, puis ÉLISE.

BERTHE.

Eh bien, Croche, quelle est votre impression?

CROCHE.

Mon impression, madame, c'est que nous sommes engagés dans une effroyable partie de baccara, à cela près qu'au lieu d'un petit chemin de fer, c'est un grand bateau à vapeur.

BERTHE.

Enfin... espérons... (A Élise qui entre.) Eh bien, partons-nous?

ÉLISE.

Ma chérie, je vais encore te faire attendre un instant, on vient de m'annoncer madame de Langrune...

BERTHE.

Et tu vas la recevoir?

ÉLISE.

Elle a, paraît-il, un petit mot à me dire en particulier.

BERTHE.

Je la déteste, cette femme-là.

ÉLISE.

Moi aussi.

BERTHE.

C'est la plus mauvaise langue de Paris.

ÉLISE.

Précisément... Pendant qu'on la reçoit, on est sûr qu'elle ne dit pas de mal de vous.

CROCHE.

C'est toujours cela de gagné. Je vous laisse.

BERTHE.

Je vais avec Croche. Expédie-la.

ÉLISE.

Sois tranquille.

Berthe et Croche sortent.

SCÈNE VIII

ÉLISE, BAPTISTE, MADAME DE LANGRUNE.

ÉLISE, qui a sonné Baptiste.

Faites entrer madame de Langrune. (Baptiste s'incline et sort.) Quelle nouvelle désagréable a-t-elle à m'apprendre?

MADAME DE LANGRUNE, entrant.

Bonjour, ma belle.

ÉLISE.

Bonjour, ma chère mignonne.

MADAME DE LANGRUNE.

Je vous dérange... vous alliez sortir?

ÉLISE.

Du tout, du tout. Je suis heureuse de vous voir un instant. Vous êtes si rare!

MADAME DE LANGRUNE.

Je m'appartiens si peu.

ÉLISE, à part.

Trop d'amants!

MADAME DE LANGRUNE.

Mais je tenais beaucoup, beaucoup, à être la première à vous féliciter.

ÉLISE.

Et de quoi donc, ma chère?

MADAME DE LANGRUNE.

Cachotière! Vous le savez bien!

ÉLISE.

Mais je vous assure que non.

MADAME DE LANGRUNE.

J'arrive de l'Exposition des Orchidées, où il n'est bruit que de votre mariage avec M. Georges Durieux.

ÉLISE.

Mais c'est une nouvelle tout à fait inexacte. D'abord, il est vraiment un peu tôt pour me prêter de tels projets, et puis, rien n'est moins certain, à l'heure actuelle, que leur réalisation.

MADAME DE LANGRUNE.

Vous m'étonnez.

ÉLISE.

Cela est si vrai, que M. Durieux fait, en ce moment-ci, un très long voyage. Il est en Amérique, je crois.

MADAME DE LANGRUNE.

Vous n'êtes pas gentille! Vous ne voulez pas me faire part de vos petits secrets... ce n'est pas bien.

ÉLISE.

Mais je n'ai pas de secrets... je vous dis la vérité.

MADAME DE LANGRUNE.

Je n'insiste pas... Mais si vos fiançailles avec M. Durieux ne sont pas plus certaines, vous me permettrez de vous donner un conseil.

ÉLISE.

Lequel?

MADAME DE LANGRUNE.

Évitez de vous afficher avec lui.

ÉLISE.

M'afficher avec lui? Cela me serait difficile. Je vous répète qu'il est fort loin.

MADAME DE LANGRUNE, confidentielle.

Ma bonne chérie, je vous ai vus tous deux hier, vous promener comme des amoureux au parc Montsouris.

ÉLISE.

M. Durieux et moi!... Par exemple!... Mais qu'est-ce que vous y faisiez donc, vous, au parc Montsouris?

MADAME DE LANGRUNE, après une hésitation.

Je... je donnais la becquée à un canard... J'adore ça.

ÉLISE.

Eh bien, ma chère, une ressemblance vous a trompée... Je ne donne, moi, la becquée à aucun canard!

MADAME DE LANGRUNE, se levant.

Allons, je vois que vous n'avez pas confiance en moi.

ÉLISE.

Permettez, je tiens maintenant à tirer au clair cet incident.

MADAME DE LANGRUNE.

Mais il est tout éclairci.

ÉLISE, allant à la porte par où est sorti Croche.

Non pas!... (Appelant.) Berthe! Monsieur Croche! (A madame de Langrune.) Vous allez être convaincue.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERTHE, CROCHE.

BERTHE, entrant.

Tu m'appelles? (A madame de Langrune.) Bonjour, chère amie.

ÉLISE, présentant.

Monsieur Croche, mon architecte.

CROCHE, saluant.

Madame!

ÉLISE.

Ai-je bougé, hier, peu ou prou, à quelque heure que ce soit?

CROCHE et BERTHE.

Non!

ÉLISE.

M. Durieux est-il ou n'est-il pas sur le courrier qui va de Liverpool à New-York?

CROCHE.

Il y est. Cela ne fait, hélas! aucun doute.

ÉLISE, à madame de Langrune.

Alors?

MADAME DE LANGRUNE.

Mon Dieu, ma chère amie, je suis confuse... Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Durieux se promenait, hier, au parc Montsouris, avec une femme portant une toilette identique à la vôtre.

ÉLISE.

C'est impossible!.... Pauline-sœurs me fait, par traité, des toilettes exclusives.

CROCHE, à madame de Langrune.

Je souhaiterais aussi ardemment que vous que ce fût vrai... mais...

MADAME DE LANGRUNE.

Eh bien, ce n'était donc pas vous...

ÉLISE.

Je vous le jure!

MADAME DE LANGRUNE.

Mais, à coup sûr, c'était lui!

CROCHE.

Ah! madame, si vous pouviez dire vrai!

MADAME DE LANGRUNE.

Je l'affirmerais la tête sur le billot. A telles enseignes que M. Durieux a un peu rougi, pendant que la dame se détournait, et m'a saluée d'un coup de chapeau discret et évasif.

ÉLISE.

Et cette dame avait une robe?

MADAME DE LANGRUNE.

Identique à celle-ci, je vous le répète.

ÉLISE.

Nous allons en avoir le cœur net. (Allant au téléphone.) Allò! 121-50. (A madame de Langrune.) Vous comprenez, ma chère, qu'il serait invraisemblable...

MADAME DE LANGRUNE.

Évidemment.

Sonnerie.

ÉLISE, allant au téléphone.

Allò!... Pauline-sœurs... Ah! c'est vous?... Une de mes amies m'affirme avoir vu, hier, une toilette noire, garnie de jais, sur le dos d'une femme... Elle se trompe, n'est-ce pas?... (Changeant de ton.) Comment?... Oh! Pauline... si je l'exige?... Mais tout de suite!... Trois minutes... c'est parfait!

MADAME DE LANGRUNE.

Eh bien?

ÉLISE.

Ma chère amie, je suis confondue... il avoue!

CROCHE, intéressé.

Allons donc?

MADAME DE LANGRUNE.

Vous voyez bien que ma méprise était excusable.

ÉLISE.

Mais Pauline va venir et nous allons savoir...

MADAME DE LANGRUNE.

Permettez-moi de ne pas l'attendre.

ÉLISE.

Je vous en prie!

MADAME DE LANGRUNE.

Non, non, s'il savait que c'est moi qui lui vaux ce désagrément... nous pourrions nous brouiller, et je serais perdue... Adieu.

ÉLISE.

Je compte sur votre bonne foi au moins pour rétablir la vérité.

MADAME DE LANGRUNE, pincée.

Soyez assurée, je n'en parlerai à personne!

Elle sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins MADAME DE LANGRUNE, puis BAPTISTE, PAULINE.

CROCHE.

Je suis dans un état d'agitation inexprimable.

ÉLISE.

Et moi donc!

CROCHE.

M. Durieux serait à Paris!...

ÉLISE.

On aurait copié ma toilette!...

BERTHE.

Ne t'énerve pas, nous allons être bientôt fixés.

BAPTISTE, annonçant.

M. Pauline-sœurs.

Pauline entre en coup de vent

BERTHE, ÉLISE, CROCHE, allant à lui.

Monsieur...

PAULINE.

Non... non... je vous en prie... c'est inutile!... Tout ce que vous pourrez dire n'atteindra pas à la profondeur de mon désespoir... Je suis innocent, je le proclame tout d'abord... mais j'ai été trahi, et le général en chef est responsable des fautes de ses aides de camp.

ÉLISE.

Que s'est-il passé?

BERTHE.

Parlez, Pauline.

CROCHE.

Au fait, monsieur, je vous en prie.

PAULINE.

Vous voulez donc la vérité! Eh bien, la voici : toutes les toilettes que j'ai eu l'honneur de composer pour vous, — toutes sans exception, — ont été copiées, réalisées en double dans le secret de mes ateliers et livrées à une rivale qui les a payées au poids de l'or.

ÉLISE.

Infamie!

CROCHE.

Mais comment l'avez-vous su?

PAULINE.

Il y a quelque temps déjà, j'eus vent que des fuites se produisaient dans mon état-major. Une enquête discrète, activement menée, aboutit à me faire découvrir la coupable. C'est mademoiselle Émilie.

CROCHE.

Mais le nom de la cliente?

PAULINE, sans répondre.

L'anecdote est cruelle et banale... Encore une victime des courses!

ÉLISE.

Elle jouait?

PAULINE.

Non... elle était la maîtresse d'un jockey. (Tristement.) A ce jeu-là, on ne gagne jamais.

CROCHE.

Mais le nom de la cliente?

PAULINE, *sans répondre.*

Et dire que quinze ans de travaux, de recherches artistiques, de découvertes dans le domaine tant exploré de l'habillage, sont à la merci d'un instant de faiblesse de la part d'une lieutenante jusque-là sans reproche !

CROCHE.

Mais, le nom de...

PAULINE, *sans répondre.*

Avoir été le penseur de la couture, l'avoir ennoblie, l'avoir élevée, degré par degré jusqu'à la plus ardente psychologie, en être le roi, et se sentir précipiter de son trône... Ah! mesdames!... (*Il tire brusquement des ciseaux de sa poche, où ils sont attachés par une chaine d'or.*) Il y a des moments où je comprends Vatel !

ÉLISE.

Voyons, Pauline, remettez-vous.

CROCHE.

Il est insupportable!... Le nom... le nom de la cliente ?

PAULINE.

Elle est désignée sur mes registres sous le nom de mademoiselle Nichette.

CROCHE.

Ah!

PAULINE.

Mais je doute que ce soit celui de son père.

CROCHE.

Et le monsieur qui a payé, comment s'appelle-t-il?

PAULINE.

Monsieur... le secret professionnel...

CROCHE.

Votre devoir est de nous le divulguer.

PAULINE.

Vous croyez ?

CROCHE.

J'en suis sûr !

PAULINE.

Eh bien, c'est M. Georges Durieux !

TOUS.

Lui !

CROCHE, lui serrant la main.

Merci, Pauline, merci ! Vous êtes le premier couturier de Paris... Je vous enverrai des clientes...

BERTHE.

Vous nous rendez un service énorme.

PAULINE.

Moi !

CROCHE.

Vous ne pouvez pas comprendre.

ÉLISE.

Ainsi, M. Durieux ne fait pas le tour du monde !

CROCHE.

Non, madame, non, il est à Paris !... Et Pauline va nous donner son adresse.

ÉLISE.

Pourquoi faire ?

CROCHE.

Vous le demandez ? Mais pour le prier de venir immédiatement.

ÉLISE.

Je ne le recevrai pas.

CROCHE.

Il vous doit des explications.

ÉLISE.

Je ne veux rien entendre !

CROCHE.

Comment !... Il est à Paris et vous ne voulez pas le voir ?

BERTHE.

Il est impossible...

ÉLISE.

Non !

CROCHE.

Veuillez refléchir, madame... (S'arrêtant et allant à Pauline.) L'adresse ?

PAULINE.

21, avenue Reille.

CROCHE.

Merci, cher monsieur. Nous passons l'éponge sur cet incident, nous vous savons un gré infini pour vos renseignements, et nous ne vous retenons pas.

PAULINE.

Je crois comprendre que mon départ serait opportun... Mesdames, je suis votre serviteur infatigable. (A Élise.) Merci de votre pardon, madame... Je rêve à des modèles qui achèveront de me justifier.

BERTHE, accompagnant Pauline.

Vous avez été ému ?

PAULINE.

J'ai eu peur de Waterloo... Ce n'était que Tilsitt.

Il sort.

SCÈNE XI

CROCHE, ÉLISE, BERTHE puis BAPTISTE.

CROCHE.

Vous ne parliez pas sérieusement, tout à l'heure, n'est-ce pas?

ÉLISE.

Très sérieusement. M. Durieux s'est moqué de moi...

BERTHE.

Tu n'en sais rien, ma chérie. Il est possible qu'il te donne d'excellentes raisons.

CROCHE.

En tout cas, vous m'autorisez, n'est-ce pas, à lui écrire ?

ÉLISE.

Je ne vous autorise à rien.

CROCHE, désespéré.

Ça, alors, c'est la fin de tout !

BERTHE.

Voyons, ma chérie, ne te laisse pas aller à tes nerfs. Prends le temps de la réflexion.

ÉLISE.

Je ne le reverrai jamais de ma vie!... jamais!... jamais!

BAPTISTE, entrant et annonçant.

M. Georges Durieux.

Un temps.

TOUS.

Hein!

ÉLISE, après une longue hésitation.

Je n'y suis pas.

CROCHE, à part.

Perdu!

BERTHE.

Mais c'est de la folie!

BAPTISTE.

M. Durieux prévient madame que si madame ne le reçoit pas, il reviendra de deux heures en deux heures, pendant dix mois, jusqu'à ce que madame ait changé d'avis.

ÉLISE, souriant.

Quel enfant!... (Mollement.) Je n'y suis pas.

CROCHE, à part.

Sauvé!

BERTHE.

Je te quitte, ma chérie. Démétrius doit s'impatienter. A ce soir! (Bas, en l'embrassant.) Pardonne-lui... Pense à tout le monde!

ÉLISE.

A ce soir.

Berthe sort.

CROCHE.

Je vous laisse (A Berthe.) Au revoir. (Affectant de se parler a lui-même.) Joli mobilier ! Belle succession ! (Il sort. Rouvrant la porte.) Dix millions !

Il sort définitivement.

SCÈNE XII

ÉLISE, BAPTISTE, puis GEORGES.

ÉLISE, a Baptiste.

Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

BAPTISTE.

J'attends que madame m'ait dit si elle reçoit M. Durieux.

ÉLISE.

Mais certainement !

BAPTISTE, ahuri.

Ah... bien, madame !

Il sort.

ÉLISE, a elle-même.

Il faut, n'est-ce pas ?... Alors...

BAPTISTE, faisant entrer Georges.

Si monsieur veut prendre la peine...

GEORGES, se précipitant.

Je vous crois! (Baptiste sort.) Ma chère Élise...

ÉLISE, très froidement.

Vous avez à me parler, monsieur?

GEORGES.

Oui, madame. (Un temps.) Ma chère Élise...

ÉLISE.

Je vous écoute, monsieur.

GEORGES.

Bien, madame. Je viens de rencontrer madame de Langrune, qui m'a dit que vous étiez informée de ma présence à Paris...

ÉLISE.

En effet.

GEORGES.

Je viens donc loyalement vous dire que je ne suis pas parti!

ÉLISE.

Mais vous ne me devez pas compte de vos actes.

GEORGES.

Si, je vous en dois compte... parce que je vous adore et que, dans neuf mois et demi, vous serez ma femme.

ÉLISE.

Non, monsieur.

GEORGES.

Si, madame

ÉLISE.

Je n'épouserai jamais un homme qui s'est moqué de moi et qui m'a trompée, avant même que je lui aie appartenu.

GEORGES.

Non, Élise, non, vous ne pouvez pas me punir avec cette rigueur, de n'avoir pas eu le courage de m'éloigner de vous car c'est l'unique raison qui m'a fait rester à Paris !

ÉLISE.

Vraiment !

GEORGES.

Je vous aime avec passion et fidélité, et vous pouvez me croire, car je suis un homme incapable de mentir.

BAPTISTE, entrant.

Une dépêche pour madame.

Élise la prend. Le domestique sort.

GEORGES, à part.

Sapristi !

ÉLISE, lisant.

« Par télégraphe sans fil, à bord du *Prince of Wales*. En-
» touré d'eau de toutes parts, mon amour ne perd rien de
» sa force. Suis très malade et vous aime éperdument.
GEORGES ».

GEORGES, à part.

Sapristi ! sapristi !

ÉLISE.

J'en ai une autre... datée de Liverpool...

GEORGES, se levant.

Je conviens loyalement que j'ai menti.

ÉLISE.

C'est heureux !

GEORGES, se rassayant.

Mais c'était un mensonge de tendresse. Je voulais vous donner la notion de mon obéissance passive à vos ordres.

ÉLISE.

Alors?

GEORGES.

Alors... j'ai envoyé mon domestique faire le tour du monde à ma place, madame.

ÉLISE, riant.

Ah! ah!... c'est très drôle!

GEORGES.

Vous pouvez rire, ça me coûte vingt mille francs. Et le plus contrariant, c'est que vous allez recevoir des télégrammes comme ça pendant dix mois. J'en ai rédigé deux cents avec des incidents variés, destinés à vous émouvoir. Mon Dieu! que c'est ennuyeux!... J'ai un accident de chemin de fer aux États-Unis, la fièvre jaune à Malacca, et je vais me remettre au Japon. . Vous recevrez, vers la fin de mai, la peau d'un ours tué par moi, en Sibérie, dans des circonstances dramatiques, et qui m'a coûté quatorze cents francs à la *Place Clichy*... Est-ce que ce n'est pas gentil, tout ça?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CROCHE.

CROCHE, entrant brusquement.

Je vous demande pardon... la porte n'était pas fermée et j'ai entendu malgré moi... Je suis profondément ému... Tant d'amour! tant d'ingéniosité!... Cette peau d'ours!... (Allant à Georges.) J'ai un grand désir de vous serrer la main... Ah! madame, M. Durieux est vraiment une nature d'élite!...

GEORGES.

Merci, mon cher Croche, je n'oublierai pas votre intervention si désintéressée.

CROCHE.

Excusez-moi, j'ai été entraîné par un mouvement irrésistible. Je vous laisse. (Regagnant la porte.) Joli mobilier!... Belle succession!... Dix millions!

Il sort.

SCÈNE XIV

ÉLISE, GEORGES.

ÉLISE, à elle-même.

Il faut, n'est-ce pas?... alors!

GEORGES.

Vous voyez, Élise, vous voyez comment les étrangers eux-mêmes apprécient ma conduite... Puis-je espérer mon pardon?

ÉLISE.

Peut-être.

GEORGES.

Ah! merci, merci pour cette parole définitive... Ma chère Élise, toute une existence de soumission...

ÉLISE.

Alors, vous êtes resté à Paris... Qu'est-ce que vous y faisiez?

GEORGES, inquiet.

Madame de Langrune ne vous a rien dit?

ÉLISE.

Non.

GEORGES, rassuré.

Voilà qui me met plus à l'aise pour vous dire la vérité. Je pleurais, Élise, et j'attendais dans la solitude la fin de mon exil.

ÉLISE, ironique.

Dans la solitude?

GEORGES.

Oui.

ÉLISE, furieuse, lui désignant la porte.

Monsieur Durieux, je vous prie...

SCÈNE XV

Les Mêmes, CROCHE.

CROCHE, *entrant brusquement..*

Je vous demande pardon... La porte était encore ouverte, un nouvel élan m'entraîne... La conduite de M. Durieux était admirable, madame... elle touche maintenant au sublime!

ÉLISE.

Vous trouvez, Croche?

CROCHE.

Oui, car il vient de faire un mensonge héroïque, mais inutile, mon cher ami, puisque madame Moulurey connaît votre liaison... si éphémère, si fragile, si inconstante, avec mademoiselle Nichette.

GEORGES.

Ah! vous savez?...

ÉLISE.

Oui, monsieur, je sais...

GEORGES.

Je n'hésite donc pas à déclarer loyalement que cette femme est ma maîtresse...

CROCHE.

Ou plutôt qu'elle possède les apparences de ce titre! Car enfin, si de fugitifs entretiens et de superficielles caresses

vous retiennent parfois derrière le parc Montsouris, où est-il, votre cœur?

GEORGES.

Il est ici.

CROCHE.

Auprès de madame Moulurey, à qui vous avez voué une respectueuse affection.

ÉLISE.

Ça dépasse toute mesure.

GEORGES.

Élise!

CROCHE.

Oui, madame, ça dépasse la mesure des âmes ordinaires, mais celle de M. Durieux est infiniment haute. (A Georges.) Vous possédez la plus vraie des noblesses : celle du cœur! Je suis profondément ému... Je vous laisse. (A part, regagnant la porte.) Un homme comme celui-là vaut dix millions!

Il sort.

SCÈNE XVI

ÉLISE, GEORGES.

GEORGES.

Je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver tant de générosité de caractère chez un architecte.

ÉLISE.

Vous avez en Croche un avocat passionné.

GEORGES.

Il a dit avec éloquence ce que je ressentais. A-t-il su gagner ma cause... j'attends en tremblant votre arrêt.

ÉLISE, à elle-même.

Il faut, n'est-ce pas?... Alors!

GEORGES.

Dites! Voulez-vous que je m'éloigne, que j'aille passer neuf mois et demi à la Grande-Chartreuse, sous la surveillance d'un agent spécial? Répondez, je suis prêt à tout.

ÉLISE.

Monsieur, votre conduite est inqualifiable, faites-moi le plaisir de dîner ici, ce soir.

GEORGES.

Ah! Élise!... un bonheur si imprévu, si immédiat!... (Défaillant.) Je sens que je vais me trouver mal.

ÉLISE.

Mais c'est qu'il défaille! (Appelant.) Croche! Croche!

SCÈNE XVII

Les Mêmes, puis CROCHE, HERNANI.

CROCHE, entrant.

Rassurez-vous, madame, on ne meurt pas de joie. J'avais préparé, à tout hasard, des sels pour vous... ils vont nous servir pour lui.

Il les fait respirer à Georges.

GEORGES.

Merci, je vais mieux... Je suis inondé de bonheur.

VOIX D'HERNANI.

Je vous dis qu'il faut que je lui parle tout de suite.

VOIX DE BAPTISTE.

Mais monsieur c'est impossible...

ÉLISE.

Qu'est-ce donc?

HERNANI, entrant.

Excusez-moi, madame. J'ai forcé la consigne, mais je vous apporte une bonne nouvelle.

CROCHE.

Laquelle?

HERNANI, triomphant.

M. Georges Durieux sera ici demain, entre deux et trois heures.

CROCHE.

Vraiment?

HERNANI, a Croche.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Ah?

HERNANI, à Georges.

Oui, monsieur.

ÉLISE.

Mais qui êtes-vous?

HERNANI.

Le policier chargé de le retrouver. Un vapeur de la maison Chipmann and C° poursuit à triple pression le courrier de New-York et nous le ramène. (A Croche.) J'ai traité à forfait pour la somme de quatre-vingt-quatre mille francs.

CROCHE.

Bravo!... Voulez-vous me permettre, monsieur Hernani, de vous présenter un de mes bons amis?

HERNANI.

Volontiers.

CROCHE.

M. Georges Durieux.

HERNANI.

Allons donc!... Oh! ça, c'est tout à fait cocasse. (Tirant une photographie de sa poche.) Oui, c'est bien vous!

GEORGES.

Ça, j'en suis sûr.

HERNANI.

Attendez donc... il me semble vous connaître de vue. Est-ce que vous n'habitez pas 21, avenue Reille?

GEORGES.

Parfaitement.

HERNANI.

C'est impayable... nous habitons sur le même palier!

ÉLISE.

Il y a longtemps que vous pratiquez, monsieur?

HERNANI.

Je suis un ancien sous-chef de la sûreté, madame.

ÉLISE.

Tous mes compliments.

HERNANI.

Allons, voici ma mission terminée. Elle m'a beaucoup amusé.

GEORGES, à Élise, tendrement.

Ainsi, vous m'aviez fait rechercher.

ÉLISE.

Pas moi... Croche!

GEORGES.

Croche?... C'est ma Providence, cet homme-là.

HERNANI, pouffant de rire.

Savez-vous ce qui me fait rire? C'est la tête du capitaine du vapeur, quand on va lui crier, du haut des bastingages: « M. Durieux?... Nous ne connaissons pas!... » Ça, c'est irrésistible!... Madame, messieurs!

Il sort en riant.

SCÈNE XVIII

ÉLISE, CROCHE, GEORGES, puis MARGUERITE.

GEORGES, à Croche.

Mon cher Croche, je suis touché plus qu'on ne saurait le dire.

CROCHE.

Ne me remerciez pas. Quand j'aime les gens, je les aime bien.

ÉLISE.

Et maintenant, Georges, j'ai une explication à vous demander.

GEORGES.

A quel sujet, Élise?

ÉLISE.

Au sujet de mademoiselle Nichette. (Croche va pour sortir.) Non, restez, Croche.

GEORGES.

Soit! Si vous le désirez formellement, parlons de mademoiselle Nichette.

MARGUERITE, entrant, le visage caché par une épaisse voilette.

C'est cela, parlons-en... et devant elle, ce sera plus correct.

CROCHE.

Allons, bon!

GEORGES.

Vous ici? C'est un peu violent!

ÉLISE.

C'est une honte! Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici, mademoiselle?

MARGUERITE.

Le plus simplement du monde, madame. On m'a prise pour vous. Nous portons la même toilette. Et puis. . (Enlevant sa voilette.) je connais la maison.

ÉLISE, la reconnaissant.

Marguerite?... (Avec éclat.) Ainsi, monsieur, vous étiez l'amant de ma femme de chambre?... Pouah!

GEORGES.

Je le reconnais loyalement.

CROCHE, à part.

Zut!... zut!... zut!

ÉLISE.

Et vous lui faisiez porter mes toilettes!... Elle les porte, d'ailleurs, assez mal...

MARGUERITE.

Ah! pour ça, je demande pardon à madame.

ÉLISE.

La ceinture doit s'ajuster beaucoup plus haut et il faut s'arranger pour faire bouffer la gaze des manches. Et puis, la jupe doit tomber droit, sans cela, tout le chic de la toilette est perdu... Enfin, il ne s'agit pas de ça... (A Marguerite.) Vous veniez reprendre votre amant, ma fille?

MARGUERITE.

Oui, madame.

ÉLISE.

Ne craignez rien, je vous le laisse.

MARGUERITE.

J'y compte bien!

CROCHE, à Marguerite, l'entraînant vers la porte de droite.

Vous êtes une fille intelligente, nous causerons... Entrez par ici.

GEORGES.

Élise, ma chère Élise!

ÉLISE.

Assez, monsieur.

MARGUERITE, sortant à droite.

Je vous préviens que je ne sortirai d'ici qu'avec lui.

CROCHE.

Allez ! allez !

Marguerite sort.

ÉLISE.

Que prétendez-vous faire, monsieur Croche ?

CROCHE, revenant à Élise et à Georges.

Vous dire, madame, l'admiration infinie que j'éprouve pour monsieur.

ÉLISE.

Vous devenez fou !

CROCHE.

Exilé pendant dix mois, cruellement éloigné de votre chère présence, qui a-t-il choisi pour tromper son appétit de tendresse ? Celle qui, ayant vécu près de vous pendant des années, est arrivée chez lui, toute parfumée encore de votre intimité ! Et, pour préciser davantage la chère illusion où il voulait vivre, qu'a-t-il fait ?

GEORGES.

J'ai commandé chez Pauline-sœurs, à des prix fantastiques, le double de toutes vos toilettes. Je l'appelais Élise, et j'exigeais que sa bonne s'appelât Marguerite... Nous parlions tout le temps de vous... Quand le soir venait... je laissais l'ombre envahir le salon où nous causions, et alors...

ÉLISE.

Assez, monsieur... Libre à Croche de prendre cette fantaisie maladive pour une preuve supérieure d'amour... Pour ma part, je vous jette définitivement à la porte.

GEORGES.

Vous ne ferez pas ça !

CROCHE.

C'est un crime !

ÉLISE, *allant au bouton électrique et sonnant.*

Et ça ne va pas traîner.

MARGUERITE, *entrant.*

Madame a sonné ?

ÉLISE.

Vous confondez, ma fille ! Vous n'êtes plus à mon service, mais à celui de M. Durieux. (*A Baptiste qui est entré.*) Reconduisez madame et monsieur.

GEORGES.

C'est votre dernier mot ?

ÉLISE.

Adieu.

MARGUERITE, *à Georges.*

Eh bien, viens-tu ?

GEORGES, *à Croche.*

Je suis désespéré.

CROCHE.

Et moi donc !

BAPTISTE.

Tiens... Marguerite !

MARGUERITE.

Bonjour, Baptiste. Joséphine va bien ?

BAPTISTE.

Pas mal.

MARGUERITE.

Bonjour à tout le monde à l'office.

Ils sortent.

CROCHE, bas, à Georges.

Revenez, je réponds de tout.

GEORGES, même jeu.

Bien. (A Élise.) Adieu pour toujours, madame.

SCÈNE XIX

ÉLISE, CROCHE, puis GEORGES.

ÉLISE.

Ah ! mon pauvre Croche, que c'est pénible !

CROCHE.

Tout à fait pénible.

ÉLISE.

Je suis ruinée !

CROCHE, appuyant.

Nous sommes ruinés !

ÉLISE.

Et j'ai beaucoup de chagrin.

Elle va pour sortir.

CROCHE, *la retenant.*

Non... ne nous quittons pas !... Que de notre commun désespoir surgisse au moins l'espérance d'un bonheur à venir.

ÉLISE.

Comment ?

CROCHE.

M. Durieux est parti d'ici à tout jamais, n'est-ce pas ?

ÉLISE.

Vous en doutez ?

CROCHE.

Dieu m'en garde !... Mais j'ai besoin de vous l'entendre répéter, d'être certain qu'il n'existe dans votre âme aucun regret.

ÉLISE.

Aucun !... J'ai le cœur ulcéré, Croche !

CROCHE.

C'est bien. Je puis donc enfin parler.

ÉLISE.

Mais que voulez-vous me dire ?

CROCHE.

Quelque chose de grave et d'urgent que nous devons être seuls à entendre.

ÉLISE.

Vous m'effrayez!

Georges paraît au fond. Sur un coup d'œil et un geste de Croche, il se dissimule derrière un rideau.

CROCHE.

Madame, tant que nous avons pu espérer le retour du fiancé prodigue, tant que M. Durieux a conservé une chance de posséder votre amour, je n'ai pas prononcé une parole — vous me rendez cette justice — je n'ai pas prononcé une parole qui pût vous laisser entrevoir le secret qui me tue.

ÉLISE.

Mais, Croche... vous perdez l'esprit.

CROCHE.

Il a disparu de votre horizon, j'entre résolument en scène. Madame Moulurey... je vous aime!

ÉLISE, se levant et s'éloignant.

Monsieur Croche, je vous défends de continuer.

CROCHE, la rattrapant et tournant en même temps qu'elle autour de la table.

Trop tard, madame, trop tard. Je vous adore, je vous adore... je vous désire impétueusement... je vous veux!

GEORGES, à part.

Diable!

ÉLISE.

Je vais sonner!

CROCHE.

Atteignez donc le bouton électrique sans me passer sur le corps!

ÉLISE.

Je vais crier!

CROCHE.

Ma passion, madame, est de celles qui ne reculent devant aucune extrémité. Je vais vous saisir dans mes bras énergiques et faire de vous madame Croche en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Il marche sur elle.

ÉLISE.

C'est une infamie!... Au secours! Au secours!

Croche fait signe à Georges d'intervenir.

GEORGES, se précipitant.

Me voici!

CROCHE, bas.

Giflez-moi!

GEORGES, le giflant.

Malheureux!

CROCHE, bas.

Merci.

ÉLISE, se jetant dans les bras de Georges.

Ah! Georges! Georges!

GEORGES.

Osez donc la toucher maintenant!

CROCHE.

A tout autre que lui, madame, j'aurais chèrement disputé l'honneur d'être aimé de vous .. Mais il est superbe, vaillant et fort... il a des droits antérieurs, je m'incline!

ÉLISE.

Retirez-vous, monsieur... J'oublierai peut-être votre algarade inouïe, puisque, grâce à M. Durieux, vous avez dû vous arrêter à temps, mais pour l'instant, partez!

CROCHE.

J'obéis, madame (A Georges.) Trop fort, la gifle, vous savez... ne recommencez pas... je n'aime pas ça!

Il sort par la porte de son cabinet. On entend la clef fermer la serrure.

SCÈNE XX

ÉLISE, GEORGES.

ÉLISE.

Ce soir même, je le jetterai à la porte.

GEORGES.

Non, non, Élise, ne vous hâtez pas de jeter comme cela les gens à la porte... Voyez ce qui vous est arrivé avec moi.

ÉLISE.

C'est vrai, j'ai été folle.

GEORGES.

Je n'aurais jamais dû vous obéir. Nous nous aimions...

ÉLISE.

Rien ne nous séparera plus.

GEORGES.

On a fait un mauvais rêve...

ÉLISE.

Il est fini .. Soyons tout à notre bonheur... Vous restez ici ce soir, bien entendu.

GEORGES.

À vos pieds, fidèle et obéissant. Et je vous jure de ne pas vous faire la cour.

ÉLISE.

Même si je vous y autorise?

GEORGES, avec élan.

Oh! alors...

SCÈNE XXI

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

Madame...

ÉLISE.

Qu'y a-t-il ?

BAPTISTE.

Un monsieur qui a une drôle de tournure et qui demande à voir madame tout de suite.

ÉLISE.

Je n'y suis pas.

BAPTISTE.

Il prétend qu'il a le droit, et comme je voulais le renvoyer, il m'a dit qu'il reviendrait avec un huissier.

GEORGES.

C'est un peu raide!

ÉLISE.

Personne n'a le droit de violer mon domicile. Jetez-le dehors.

UN DOMESTIQUE.

Il vient de Guéret.

ÉLISE, troublée.

De Guéret!... Voulez-vous me laisser un instant, Georges. Ce doit être quelque créancier de la succession.

GEORGES.

Expédiez-le vite.

ÉLISE.

Je vous le promets. (Georges sort à droite.) Faites entrer. (Allant à la porte de Croche et appelant.) Croche!

SCÈNE XXII

ÉLISE, CROCHE, puis LESCALOPIER.

CROCHE.

Vous m'avez appelé?

ÉLISE.

Un monsieur arrive de Guéret. Il insiste pour être reçu.

CROCHE.

De Guéret? La concurrence!... Diable!

ÉLISE.

Je suis inquiète.

CROCHE.

Moi aussi... Enfin, nous allons bien voir.

LESCALOPIER, entrant, type de petit fonctionnaire de province, redingote râpée, chapeau haut de forme démodé, lunettes, serviette et parapluie.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

CROCHE.

Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme là?...

ÉLISE.

Qui êtes-vous, monsieur?

LESCALOPIER.

M. Lescalopier, secrétaire de la mairie de Guéret (Creuse), délégué auprès de vous par ordonnance de M. le Président du Tribunal civil, en date du 12 courant.

CROCHE.

Que signifie cette plaisanterie?

LESCALOPIER.

Rien n'est moins plaisant, monsieur. J'ai quitté précipitamment mon foyer et ma ville natale, pour obéir aux prescriptions de la loi et m'installer ici.

ÉLISE, ahurie.

Vous installer chez moi!

LESCALOPIER.

Pendant une période de deux cent quatre-vingt deux jours.

CROCHE.

Ce n'est pas possible !

LESCALOPIER.

La ville de Guéret, monsieur, que la future naissance d'un héritier Moulurey frustre de ses droits, a intérêt à surveiller étroitement madame jusqu'au jour où ma patrie se résignera à renoncer définitivement à ses droits éventuels. Nommé en vertu de l'article 393 du Code civil... (Tirant un livre de sa poche.) auquel vous pouvez vous référer, je ne quitterai pas madame d'une semelle pendant deux cent quatre-vingt-deux jours. Le jour juridique se compose de vingt-quatre heures... je n'insiste pas! Voici mes titres. Veuillez les vérifier et m'indiquer ma chambre.

ÉLISE.

Mais c'est insensé!

CROCHE, lisant.

« Article 393. — Si, lors du décès du mari, la femme est enceinte, il sera nommé un curateur au ventre... » (Avec stupeur.) Ainsi vous êtes...

LESCALOPIER, froidement.

Le curateur au ventre de madame.

ÉLISE.

C'est d'une inconvenance!

CROCHE.

La loi a vraiment des expressions...

ÉLISE.

Qu'en pensez-vous?

CROCHE.

Je pense que c'est inouï, mais que l'article est formel. . Il faut s'incliner.

ÉLISE.

C'est gai!

CROCHE, à Lescalopier.

Vous ne pouviez pas arriver vingt-quatre heures plus tard, vous?

LESCALOPIER.

Pourquoi donc, monsieur?

SCÈNE XXIII

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES, entrant.

Je ne vous dérange pas?

LESCALOPIER.

Qui est monsieur?

GEORGES.

Je suis le fiancé de madame Moulurey.

LESCALOPIER.

Le fiancé?... Il faut vous en aller, monsieur.

TOUS.

Hein?

LESCALOPIER.

Je considère votre présence comme extrêmement dangereuse pour la ville de Guéret.

GEORGES.

C'est un fou!

CROCHE.

Non... On vous expliquera... Partez.

GEORGES.

Élise...

ÉLISE.

Partez! partez!

GEORGES, se laissant conduire par Élise et Croche.

Bon... mais alors, vous m'écrirez quand il faudra revenir?

ÉLISE.

Oui, oui, on vous écrira.

Georges sort.

CROCHE, redescendant.

J'en deviendrai enragé!

LESCALOPIER, s'installant.

Tous les matins, madame, je prendrai, si vous le voulez bien, une tasse de chocolat... sauf le vendredi.

CROCHE et ÉLISE.

Le vendredi?

LESCALOPIER.

Ce jour-là... je fais maigre!

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, SUZANNE.

Au lever du rideau Baptiste et Suzanne sont assoupis, l'un sur un canapé, l'autre sur un fauteuil.

BAPTISTE, s'éveillant.

Tiens! je m'étais endormi, (Apercevant Suzanne endormie sur son siège et allant à elle.) Mamz'elle Suzanne?...

SUZANNE, réveillée en sursaut.

Hein? Quoi? Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

BAPTISTE.

Il fait grand jour.

SUZANNE.

Pas possible?

BAPTISTE.

C'est comme je vous le dis... voyez plutôt.

Il ouvre les volets.

SUZANNE.

C'est vrai... quelle heure est-il?

BAPTISTE, *regardant la pendule.*

Mademoiselle Suzanne, il est sept heures quarante-cinq du matin.

SUZANNE.

C'est inouï!

BAPTISTE.

Comme vous dites.

SUZANNE.

Bientôt huit heures et madame n'est pas rentrée!

BAPTISTE.

Qu'est-ce qui a pu arriver?

SUZANNE.

Je ne sais pas. Madame a fait atteler hier soir à neuf heures, elle est montée en voiture avec M. Croche et ce vieux phénomène qu'on a installé dans la chambre à côté...

BAPTISTE.

Ensuite elle a dit à Jules : « Aux Folies-Bergère! » Ça, je m'en souviens très bien.

SUZANNE.

En partant, elle m'a bien recommandé de l'attendre — comme d'habitude quand elle sort le soir...

BAPTISTE.

Quant à moi, elle m'a donné l'ordre de me tenir à la disposition de M. Lescalopier... (*Avec dégoût.*) Drôle de nom! — à son retour...

SUZANNE.

Et depuis onze heures et demie du soir, nous attendons.

BAPTISTE.

Savez-vous, mademoiselle Suzanne, que c'est très inquiétant?...

SUZANNE.

Monsieur Baptiste... à huit heures, je cours chez madame Paradeux et la préviens de ce qui se passe.

BAPTISTE.

Moi, mademoiselle Suzanne, je demande audience au préfet de police.

SCÈNE II

Les Mêmes, BERTHE.

BERTHE, *entrant.*

Que viens-je d'apprendre, Suzanne? Élise n'est pas rentrée?

SUZANNE.

Non, madame.

BERTHE.

M. Croche n'est pas ici?

BAPTISTE.

Non, madame.

SUZANNE.

Je me préparais justement à aller faire part à madame...

BERTHE.

Vous avez passé la nuit ?

BAPTISTE et SUZANNE.

Oui, madame.

BERTHE.

C'est bien. Allez vous reposer. Je sais ce qui a dû retenir au dehors madame Moulurey. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter outre mesure, pour l'instant du moins.

SUZANNE.

Ah ! tant mieux !

BAPTISTE.

Madame nous rassure.

BERTHE.

Oui... Allez... Allez.

Baptiste et Suzanne sortent.

SCÈNE III

BERTHE puis CROCHE.

BERTHE, seule.

Quand je dis que je sais... je me doute seulement. Voyons... relisons la lettre que Croche m'a écrite hier soir :

Lisant.

« Madame, nous touchions au but et voilà que tout semble de nouveau compromis. Un individu nous est tombé de Guéret, muni d'un mandat légal de la plus haute inconvenance et s'est constitué garde du corps de madame Moulurey, en

vertu de l'article 393 d'un Code qui essaierait en vain de passer plus longtemps pour civil. M. Durieux était là. Le premier soin de cet homme a été de le mettre à la porte. Je prends la liberté de vous donner rendez-vous demain vers huit heures, afin que nous mûrissions de concert un nouveau plan de campagne... *Sursum corda*! Ça va très mal. Je suis à vos pieds. » CROCHE ».

Réfléchissant.

Il est évident que cette absence extraordinaire, indique de la part de Croche un stratagème pour débarrasser Élise de son surveillant... Ah! nous n'avons pas de chance... Mon Dieu! que les choses les plus simples sont parfois difficiles à réaliser.

CROCHE, entrant. Il est en habit, chapeau haut de forme, pardessus clair et gardénia fané à la boutonnière.

Madame, je vous présente mes respects.

Huit heures sonnent.

BERTHE.

Voilà de l'exactitude!

CROCHE.

D'autant plus méritoire qu'elle est accidentelle.

BERTHE.

Vraiment?

CROCHE.

Vous avez reçu ma lettre, vous êtes donc au fait. Un gnome indescriptible, répondant au nom bizarre de Lescalopier, nous menace de suivre pas à pas, madame Moulurey dans son existence pendant deux cent quatre-vingt-deux jours.

BERTHE.

C'est monstrueux!

CROCHE.

C'est surtout très incommode !

BERTHE.

Mais enfin, d'où arrivez-vous à cette heure et dans cet accoutrement ?

CROCHE.

Du Pré-Catelan, madame !

BERTHE.

Et Élise ?

CROCHE.

Elle me suit.

BERTHE.

Et M. Lescalopier ?

CROCHE.

Il suit madame Moulurey. Je vous dis qu'il ne la quitte pas d'une semelle !

BERTHE.

Mais enfin, vous ne m'expliquez pas...

CROCHE.

Rien n'est plus simple. Quand j'ai vu cet être falot commencer auprès de madame Moulurey son exaspérante faction, une idée géniale m'a traversé le cerveau. Il faut me suis-je dit, harasser cet homme, le jeter, encore abruti de son voyage, dans la fournaise parisienne, l'obliger à veiller et le ramener ici crevé, afin qu'il s'endorme pendant douze heures. Cela fait, nous précipiterons les événements.

BERTHE.

Très fort !

CROCHE.

En principe, oui, mais hélas!... nous sommes tombés sur un increvable!...

BERTHE.

Allons donc !

CROCHE.

Jugez-en. Madame Moulurey ayant pris soin de dissimuler son visage sous une épaisse voilette, nous sommes d'abord allés aux Folies-Bergère. Le résultat fut navrant. A la fin du spectacle, M. Lescalopier était très surexcité et c'était moi qui m'endormais. A la sortie, il esquissait un léger cake walk et faisait des réflexions grivoises sur la commère de la revue.

BERTHE.

Voyez-vous ces Guérétois !

CROCHE.

Il n'y avait pas à hésiter : nous fûmes souper au Café de Paris. L'article 393 a absorbé sans défaillir une bouteille de champagne sec. Quand nous nous sommes levés, il racontait avec des éclats de rire des anecdotes scandaleuses sur le général commandant la subdivision de Guéret et c'était moi qui avais mal à l'estomac.

BERTHE.

Alors ?

CROCHE.

Alors, madame, nous poursuivîmes sans faiblesse notre héroïque vadrouille, et nous allâmes chez Maxim's. Là M. Lescalopier abandonna le champagne pour adopter les premiers crus de nos eaux-de-vie nationales. A six heures

du matin, il était devenu la coqueluche de ces demoiselles des grands bars, et c'était lui qui me présentait — en chavirant légèrement — à mademoiselle Fernande Petitpois.

BERTHE.

Quel homme !

CROCHE.

A sept heures moins vingt-cinq du matin, le soleil naissant caressait de ses rayons M. Lescalopier absorbant sans affectation sa troisième tasse de lait dans les étables du Pré Catelan. Nous étions vaincus.

BERTHE.

Dans quel état se trouve ma pauvre Élise?

CROCHE.

Elle est comme moi, ses nerfs la soutiennent.

BERTHE.

Et Lescalopier?

CROCHE.

Vous allez en juger, le voici qui escorte madame Monlurey.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉLISE, LESCALOPIER.

ÉLISE, *entrant, très lasse.*

Bonjour, ma chérie.

BERTHE.

Bonjour, ma belle.

ÉLISE.

Je te présente Monsieur Lescalopier.

LESCALOPIER.

Bonjour, petite, bonjour!

BERTHE.

Comment?

LESCALOPIER, lui prenant le menton.

Tu n'es pas mal, petite, tu n'es pas mal.

ÉLISE.

Monsieur, je vous serais obligée d'avoir une tenue plus convenable.

LESCALOPIER, à Croche.

Madame n'est donc pas une cocotte?

CROCHE.

En aucune façon.

LESCALOPIER.

Je ne pouvais pas le deviner. Depuis hier au soir neuf heures, vous ne m'avez fait voir que des cocottes.

Il va s'asseoir dans un coin du salon.

ÉLISE, à Berthe.

Voilà l'être auquel je suis condamnée pendant dix mois!

BERTHE.

C'est intolérable.

CROCHE.

Il est impossible qu'il ne s'endorme pas. La réaction va venir.

LESCALOPIER, se levant.

Où allons-nous, maintenant?

CROCHE, furieux.

Nous allons à pied à Vincennes, où madame Moulurey a une lettre à jeter à la poste.

LESCALOPIER.

Parfait... j'adore la marche... c'est un exercice salutaire.

ÉLISE, à Croche.

Ah! non, non, je ne vais pas à Vincennes à pied, moi!

LESCALOPIER.

Quand partons-nous?

CROCHE.

Dans un instant.

LESCALOPIER.

Bon! (Allant à Croche.) Je vais vous faire une confidence. Je crois que je suis pochard!

CROCHE.

Allons donc!

LESCALOPIER.

Oui, monsieur Croche, je viens de m'en apercevoir en vous regardant.

CROCHE.

Vraiment?

LESCALOPIER, avec tristesse.

Je vous vois double, Croche!

CROCHE, allant à Élise.

Nous sommes sauvés, l'ivresse monte.

LESCALOPIER, fondant en larmes.

Ah! ah! ah!

CROCHE.

Qu'est-ce que vous avez?

LESCALOPIER.

Je pense à ma femme.

BERTHE, à Élise.

Ça va!

LESCALOPIER, toujours pleurant.

Je lui avais promis de lui télégraphier, je ne l'ai pas fait.

CROCHE.

Eh bien! il faut le faire tout de suite.

Il sonne.

LESCALOPIER.

Vous avez raison.

CROCHE.

Allez dans votre chambre.

LESCALOPIER.

Mais je ne sais plus où elle est!

CROCHE, la lui désignant.

La voilà!

LESCALOPIER.

Je veux bien y aller, mais il faut que madame vienne avec moi.

ÉLISE.

Non, c'est fou!

CROCHE, conciliant.

Allez-y... l'heure de la délivrance est proche.

ÉLISE.

Ah! je me souviendrai de votre idée, monsieur Croche.

BAPTISTE, entrant.

Madame a sonné?

LESCALOPIER, à Baptiste.

Ah! garçon, vous apporterez dans ce cabinet deux coupes de champagne et de quoi écrire.

BAPTISTE.

Mais...

CROCHE.

Allez!

Baptiste sort.

LESCALOPIER.

Voyons, je suis ici... Il faut entrer là... il n'y a qu'à marcher tout droit... (Il fait quelques pas mal assurés.) Ah! non, non, non, je ne joue plus!

CROCHE.

Qu'est-ce qu'il y a?

LESCALOPIER.

La porte bouge.

CROCHE, *le conduisant.*

Vous y voilà.

LESCALOPIER.

Merci! (*Se retournant sur le seuil.*) Ma femme s'appelle Athénaïs, mon vieux ! Je lui apprendrai le cake walk.

Il sort.

SCÈNE V

ÉLISE, BERTHE, CROCHE.

ÉLISE.

Monsieur Croche. j'en ai assez... j'en ai assez... j'en ai assez!...

BERTHE.

J'avoue que vraiment...

CROCHE.

Je me demande, madame, à quoi le découragement nous avancera.

ÉLISE.

Je vous prie de faire venir ici incontinent Maître Lansquenet.

CROCHE.

Pour quoi faire?

ÉLISE.

Pour lui faire rédiger une déclaration annulant celle que vous m'avez fait signer par surprise.

CROCHE.

C'est bien, madame, je vais me rendre chez Maître Lansquenet. (Se dirigeant vers la porte de la chambre de Lescalopier.) Mais auparavant, je vais me payer une petite satisfaction.

ÉLISE.

Laquelle?

CROCHE.

Je vais aller étrangler de mes mains l'increvable!

On entend un ronflement sonore.

BERTHE.

Écoutez.

Tous trois vont sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre de Lescalopier.

CROCHE, à voix basse.

Ça y est!

BERTHE, même jeu.

Il dort.

ÉLISE, même jeu.

Partons!

CROCHE.

Où cela, madame?

ÉLISE.

Je ne sais pas, mais très loin.

CROCHE.

C'est impossible, tout à fait impossible. A son réveil, il ferait constater par huissier notre fuite, et nous aurions perdu la partie, avant de jouer.

ÉLISE.

Vous avez raison... jouons-la !

CROCHE.

Allons donc! Il ne sera pas dit qu'un Lescalopier nous aura imposé sa présence et chipé dix millions par-dessus le marché.

Il va à la table-bureau et se met à écrire.

BERTHE.

Si on avait pensé à écrire dès hier à M. Durieux...

CROCHE.

Je l'ai fait, madame, je l'ai convoqué à tout hasard à huit heures sous les fenêtres de l'hôtel.

ÉLISE.

Eh bien ?

CROCHE.

Eh bien, il n'est pas venu ! (Cachetant sa lettre et sonnant.) Alors je le fais rechercher (Au domestique qui est entré). Ce petit bleu au télégraphe, tout de suite.

Le domestique prend la lettre et sort.

BERTHE.

A qui écrivez-vous ?

CROCHE.

A M. Hernani et je lui dis simplement ceci : « M. Du-

rieux est encore égaré. Vous auriez une jolie revanche à à prendre en le ramenant ici, mort ou vif. »

ÉLISE.

Il ne viendra pas. Vous concevez que ce pauvre Georges doit être furieux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, entrant.

Non, madame, je suis surtout indigné!

CROCHE.

Chut!... Plus bas!

Toute la scène qui suit est jouée à voix basse, les éclats de voix de Georges étant chaque fois réprimés par tous les autres personnages.

GEORGES.

Il y a quelqu'un de malade?

ÉLISE, CROCHE, BERTHE.

Oui!

CROCHE.

Pourquoi n'étiez-vous pas sous les fenêtres tout à l'heure?

GEORGES.

J'y étais, mais comme il s'est mis à pleuvoir légèrement, j'ai pris la liberté de m'abriter sous la marquise.

ÉLISE.

Pauvre ami!

GEORGES, *éclatant.*

Madame!...

TOUS.

Chut!...

GEORGES, *bas.*

Oui! Je viens ici, non plus en amoureux, mais en justicier. J'étais aux Folies-Bergère hier soir, madame.

ÉLISE.

Moi aussi.

GEORGES.

J'ai fait un tour au Jardin de Paris, et de là chez Maxim's, madame.

ÉLISE.

Après ?

GEORGES.

En dépit de votre voilette, je vous ai reconnue, flanquée de votre architecte et de l'ignoble personnage qui m'a chassé d'ici, menant au sein du Paris qui fait la fête, la plus scandaleuse des conduites!

ÉLISE.

Monsieur, vos accusations sont indignes.

BERTHE.

Elle n'a consenti à passer cette nuit terrible que pour vous rejoindre plus sûrement.

GEORGES.

Vraiment?

CROCHE.

Parole d'honneur. Et puis, enfin, je tiens à vous dire ceci : si les difficultés viennent de vous maintenant, c'est à se casser la tête contre les murs.

GEORGES.

Pourtant, monsieur, quand on voit la femme qu'on aime et qu'on vénère... se compromettre...

CROCHE.

On respecte le mystère de sa conduite!

BERTHE.

Et on attend ses explications!

GEORGES.

Je les attends.

CROCHE.

Vous les aurez, vous les aurez plus tard, beaucoup plus tard.

GEORGES.

Bien!... mais cet homme?

CROCHE.

Qu'il vous suffise de savoir que cet homme incarne le Code civil.

GEORGES.

Je n'en fais pas mon compliment au Code.

CROCHE.

Nous perdons un temps précieux; jetez-vous aux pieds de madame et demandez-lui pardon d'avoir douté d'elle.

GEORGES, obéissant.

Soit! (Éclatant.) Ah! ma chère Élise!

TOUS.

Chut!

GEORGES, bas.

C'est le polichinelle qui est malade?

BERTHE.

Il dort.

CROCHE.

Et il ne faut pas qu'il s'éveille.

GEORGES.

Pourquoi ?

ÉLISE.

Parce que s'il s'éveillait, mon cher Georges, il vous obligerait encore à vous éloigner.

GEORGES, éclatant.

Ça !...

TOUS.

Chut !

GEORGES, bas.

Oui... ça, je l'en défie bien!

ÉLISE.

Il a pour lui la loi.

GEORGES.

Mais enfin, pourrais-je savoir?

CROCHE.

Plus tard, beaucoup plus tard... Pour l'instant, que votre devise soit : « Passion et Silence ».

GEORGES.

Bien! bien!

CROCHE.

Faire du bruit, c'est courir au-devant d'une catastrophe. Ne l'oubliez pas (A Berthe.) Cette fois, madame, je crois que nous abattons neuf.

Croche et Berthe sortent sur la pointe des pieds.

SCÈNE VII

ÉLISE, GEORGES, puis CROCHE.

GEORGES.

Enfin nous voici seuls, l'un à l'autre.

ÉLISE, bâillant.

Oui, mon ami.

GEORGES.

Qu'avez-vous? Vous souffrez?

ÉLISE.

Non, je vous demande pardon... j'ai passé la nuit, vous savez.

Elle bâille.

GEORGES.

De rien, de rien... du reste (Bâillant.) Moi aussi.

ÉLISE.

Voyons... remettons-nous...

GEORGES.

C'est ça, remettons-nous, Élise. (Il bâille et fait bâiller Élise.) Pardon !

ÉLISE, dans un bâillement.

C'est tout naturel.

GEORGES.

Je vous aime, Élise.

ÉLISE, penchant sa tête sur son épaule.

Moi aussi, Georges.

GEORGES, s'endormant.

Profitons des courts instants que le hasard nous donne... (Bâillant.) Mon Dieu ! que j'ai eu tort d'aller au Café de Paris !

ÉLISE.

Parlez-moi, mon ami, votre voix me berce.

GEORGES, penchant sa tête vers celle d'Élise.

Quel joli rêve d'amour nous allons faire !

Ils luttent un instant l'un et l'autre contre le sommeil, puis Élise tombe légèrement à gauche endormie, tandis que Georges tombe à droite ; il étend machinalement la main pour étreindre encore Élise et renverse une potiche posée sur trépied qui tombe à terre et se brise avec fracas.

ÉLISE, se réveillant.

Ah ! mon Dieu !

GEORGES, se réveillant.

Qu'ai-je fait ?

VOIX DE LESCALOPIER.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ?

CROCHE, se précipitant.

Fatalité !

ÉLISE.

Il est réveillé ?

CROCHE, à Georges.

Savez-vous, monsieur, combien valait la potiche que vous venez de briser ?

GEORGES.

Non.

CROCHE.

Dix millions, monsieur !

ÉLISE, à Georges.

Partez, partez vite.

CROCHE.

Puisqu'on vous dit que l'homme de la province ne doit pas vous voir.

GEORGES, affolé.

La potiche lui appartenait ?

CROCHE.

Allez, allez donc !...

GEORGES.

Je pars, Élise, mais je vous jure que je reviendrai.

CROCHE.

Voulez-vous filer !

GEORGES.

A tout de suite !

Il sort.

CROCHE.

Vous, madame, rentrez dans votre chambre, je vous en supplie.

ÉLISE.

Oui, Croche, oui. (Montrant la chambre de Lescalopier.) Ah ! cet homme... je le hais !

SCÈNE VIII

CROCHE, LESCALOPIER, puis GEORGES.

LESCALOPIER, paraissant au seuil de sa porte, la mine défaite.

Est-ce que j'ai dormi longtemps ?

CROCHE, d'un air dégagé.

Une petite demi-heure, environ.

LESCALOPIER.

Personne n'est venu ici pendant mon sommeil ?

CROCHE.

Absolument personne.

LESCALOPIER.

Je respire... Madame Mourey ?

CROCHE.

Madame Mourey repose dans sa chambre.

LESCALOPIER.

Bien !... C'est curieux, je dois couver une maladie, la racine de mes cheveux est douloureuse... et j'ai une langue râpeuse de perroquet.

CROCHE.

Ce n'est rien... c'est le changement d'air!

LESCALOPIER.

J'ai soif !

Il va à la sonnette électrique et sonne.

CROCHE, le suivant pas à pas.

Je prends son cou entre mon pouce et mon index, je serre, il frétille un peu et c'est fini. Oui ! mais il y a les conséquences.

GEORGES, entrant, il a revêtu le gilet et le tablier de Baptiste.

Monsieur désire ?...

LESCALOPIER.

Je vais vous le dire.

CROCHE, le reconnaissant, bas.

Bravo... c'est un peu vaudevillesque, mais c'est de l'initiative.

GEORGES, bas, à Croche.

N'est-ce pas ? Voilà ce que c'est d'avoir lu *Ruy Blas!*

LESCALOPIER.

De l'eau... un grand verre, du sucre, de la fleur d'oranger.

GEORGES, le considérant.

Quel peut être le rôle exact de cet homme ici ?

LESCALOPIER.

Eh bien ! allez.

GEORGES.

Monsieur a soif... Monsieur a pris une pistache... C'est joli, à l'âge de monsieur !

CROCHE.

Voulez-vous vous retirer... euh... Julien !

GEORGES.

Je me retire, mais je tiens auparavant à dire à monsieur que monsieur me dégoûte.

Il sort.

LESCALOPIER.

Ce domestique est insolent, j'exigerai son renvoi.

CROCHE.

Vous ne l'obtiendrez pas, mon bon monsieur Lescalopier.

LESCALOPIER.

Pourquoi donc ?

CROCHE.

C'est le frère de lait de madame Moulurey.

LESCALOPIER.

Vraiment !

CROCHE.

Et puis, qu'importent les propos d'un larbin ? Est-ce que vous n'êtes pas heureux, ici, mon bon Lescalopier, dans cet hôtel où tout le monde est aux petits soins pour vous ? Ah ! vous allez la mener joyeuse.

LESCALOPIER.

Vous croyez?

CROCHE.

Mais! Tous les soirs ça va recommencer. Le théâtre, les soupers, les bars... ohé, ohé! Voilà comment elles sont, les veuves « modern style ».

LESCALOPIER.

Mon Dieu! comme j'ai eu tort de quitter mon bureau de la Place du Marché... et tout ça pour six francs par jour.

GEORGES, entrant. Il lui apporte un plateau qu'il pose sur une table.

Monsieur est servi.

LESCALOPIER.

Ah! enfin! J'ai la gorge en feu...

Il se verse à boire.

GEORGES.

Comme vous buvez salement!

LESCALOPIER.

Ce frère de lait est d'un sans-gêne...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ÉLISE, puis BERTHE.

ÉLISE, entrant.

Madame Paradeux est-elle partie?

CROCHE.

Non pas, madame, elle est ici. (Désignant Georges.) Nous sommes tous ici.

ÉLISE, reconnaissant Georges.

Ah!

CROCHE, allant à la porte par laquelle est sortie Berthe.

Chère madame, entrez donc, vous n'êtes pas de trop.

BERTHE, entrant.

Mon Dieu, monsieur Croche, quel air joyeux!

CROCHE.

Nous voilà au complet! Madame Moulurey, madame Paradeux, votre humble serviteur, notre vieil ami Lescalopier et ce bon Julien.

BERTHE, à Élise.

Georges!

GEORGES.

On est réuni.

LESCALOPIER.

Je vous remercie. Je sens bien que je vous gêne un peu.

CROCHE.

Pas du tout! Au premier abord, je ne dis pas, mais maintenant, nous y sommes faits, nous ne pourrions plus nous passer de vous.

GEORGES, lui donnant un fort coup sur l'épaule.

C'est vrai!

LESCALOPIER, à Élise.

Votre frère de lait, madame, est un peu familier.

CROCHE, le chatouillant.

Ce petit brigand de Guérétois!

LESCALOPIER.

J'ai l'air d'un ours, mais au fond, je suis un bon zig! (A Georges.) Allez me chercher mon mouchoir que j'ai oublié dans ma chambre.

GEORGES, après une hésitation.

J'y vais... (A Élise.) Il y a des personnes qui doivent voir ce qu'on fait pour elles.

LESCALOPIER.

Évidemment! (Georges sort.) Il est bête.

BERTHE, bas, à Élise.

Il est roulé, le monsieur.

SCÈNE X

Les Mêmes, BAPTISTE, HERNANI, puis GEORGES.

BAPTISTE, annonçant.

Monsieur Hernani!

CROCHE, à part.

Nom d'une brique! Le gaffeur espagnol.

HERNANI, entrant.

Mesdames, messieurs... j'ai bien l'honneur.

LESCALOPIER.

Qui est ce monsieur?

HERNANI, se présentant.

Hernani, missions spéciales, chargé pour la seconde fois de retrouver M. Georges Durieux.

LESCALOPIER.

Comment?

HERNANI.

Oui... le fiancé prodigue.

ÉLISE.

Mais pas du tout!

BERTHE.

Monsieur se trompe...

HERNANI.

Mais, pardon... le petit bleu de M. Croche...

CROCHE.

Parfaitement, parfaitement! J'ai besoin, en effet, de retrouver M. Durieux pour une affaire toute personnelle. Venez, monsieur Hernani.

Il cherche à l'entrainer.

HERNANI, se dégageant.

Un instant... un instant... c'est ici ma base d'opération. Tenez? qu'est-ce que c'est que ce chapeau...

Il prend le chapeau que Georges a laissé sur le canapé.

CROCHE.

Nom de nom!

ÉLISE.

Perdus!

HERNANI.

Qu'est-ce que je disais : « G. D. », Georges Durieux. Il est ici... il est toujours ici.

CROCHE, mettant le chapeau.

Mais, nullement... ce chapeau est à moi!

HERNANI.

Vous cherchez à m'égarer, vous n'y arrivez pas... (Désignant Georges qui rentre.) Tenez... le voilà, voilà monsieur Georges Durieux.

GEORGES.

Quoi, le voilà? Le voilà, qui?... Je suis Julien.

HERNANI.

Vous êtes monsieur Georges Durieux. (A Lescalopier.) Tenez, monsieur, comparez avec la photographie.

LESCALOPIER, fronçant le sourcil.

Il n'y a pas d'erreur.

HERNANI.

Je crois que cette fois, j'ai donné ma mesure.

TOUS.

Oh, oui!...

LESCALOPIER.

On cherche ici à se jouer de moi.

CROCHE, bas, à Élise et Berthe.

Il n'y a pas à hésiter, lâchons-le. (A Hernani.) Merci, monsieur, vous nous rendez un service...

LESCALOPIER.

Inappréciable!

CROCHE, allant à Georges et le faisant reculer.

Comment, monsieur...

LESCALOPIER, suivant le mouvement.

Malgré ma défense formelle...

CROCHE.

Vous avez osé pénétrer ici...

LESCALOPIER.

Sous un déguisement...

GEORGES, ahuri.

Celle-là est raide! (à Croche.) C'est vous qui m'avez dit...

BERTHE.

C'est monstrueux!

ÉLISE.

C'est indigne, monsieur!

CROCHE.

Vous savez, je pense, ce qui vous reste à faire?

GEORGES.

Non... non! A présent, je ne sais plus!

LESCALOPIER.

Sortez, monsieur.

TOUS.

Sortez!

CROCHE, bas, à Georges.

Et ne vous éloignez pas!

GEORGES, bas.

Ah! bon!

LESCALOPIER.

Si vous essayez encore de pénétrer ici, je vous fais mettre en cellule.

GEORGES.

Et moi, si je vous trouve en liberté dans la rue, je vous fais mettre en cage. Adieu.

Il sort avec dignité après avoir repris son chapeau sur la tête de Croche.

HERNANI, éclatant de rire.

C'est du plus haut comique! Vous mettez en branle la première agence de Paris... vous dépensez des sommes folles pour retrouver ce jeune homme, et chaque fois que vous l'avez retrouvé, vous le flanquez à la porte! Vous me plaisez, parce que vous êtes des originaux... vous me plaisez... au revoir. Dieu! que cette affaire m'a intéressé!

Il sort.

CROCHE, à Élise.

Quel idiot! (A Lescalopier avec un ton de fausse conviction.) L'audace de ce M. Durieux est inconcevable.

LESCALOPIER.

Je vais m'assurer moi-même qu'il est effectivement parti.

CROCHE.

Vous ferez bien.

Lescalopier sort.

ÉLISE.

Il n'y a pas à dire, le destin s'acharne après nos projets.

CROCHE.

Ça n'en est que plus intéressant... la lutte... la lutte!.. j'adore ça, moi!

BERTHE.

Nous voilà encore dans une situation...

CROCHE.

Ayez confiance... rien n'est perdu.

BERTHE.

Que faire?

CROCHE.

Je vais vous le dire!... Aussi bien mon plan est-il dressé.

ÉLISE.

Déjà?

CROCHE.

Oui, madame, et il est emprunté à l'histoire, toujours. Suivez-moi bien. Suivez-moi... par ici, tenez! (Il ouvre la porte de la chambre d'Élise et fait passer Élise et Berthe. Avant de sortir.) A toi la première manche, Lescalopier, mais bientôt, je l'espère, à moi la seconde.

Il sort.

SCÈNE XI

LESCALOPIER, puis CROCHE, puis BERTHE.

LESCALOPIER, entrant.

Je l'ai vu de mes yeux s'éloigner à grands pas et disparaître au tournant de la rue. Me voilà tranquille. Ah! la ville de Guéret vient encore de l'échapper belle!

CROCHE, entrant.

Parfaitement, madame, je vais faire part à M. Lescalopier de votre désir.

LESCALOPIER.

Qu'y a-t-il?

CROCHE.

Madame Mouluret s'habille pour aller faire quelques emplettes dans les grands magasins.

LESCALOPIER.

Très bien, très bien... je vais me préparer.

VOIX D'ÉLISE.

Vous êtes prêt, monsieur Lescalopier?

LESCALOPIER.

Le temps de prendre mon chapeau, madame.

CROCHE, allant vivement à la fenêtre et l'ouvrant.

Psitt... psitt... par ici... il va sortir...

VOIX DE GEORGES.

Alors?...

CROCHE.

Sur la marquise, parbleu... A votre âge, un peu de gymnastique... là... bon!

Il referme la fenêtre.

LESCALOPIER, entrant.

Je suis à vos ordres, madame.

VOIX D'ÉLISE.

On n'est pas plus aimable.

CROCHE.

Un mot seulement, mon cher monsieur Lescalopier... Madame Moulurey est fort connue à Paris... surveillez-la, puisque telle est votre mission, mais sans la compromettre... à distance respectueuse, vous m'entendez?

LESCALOPIER.

Ne craignez rien, je sais vivre. Je pourrais être gentilhomme... ma naissance seule s'y oppose.

VOIX D'ÉLISE.

Me voici prête... partons!

Berthe sort de droite. Elle a revêtu la toilette d'Élise. Une épaisse voilette cache ses traits, elle traverse la scène sans mot dire.

LESCALOPIER, lui emboitant le pas.

A bientôt, monsieur Croche!

Il sort.

CROCHE.

A bientôt, monsieur le curateur et, bonne promenade je vous souhaite. (Allant à la porte de la chambre d'Élise et se frottant les mains.) Ça y est!... Sortez, madame!

SCÈNE XII

CROCHE, ÉLISE.

ÉLISE, entrant.

Eh bien?

CROCHE,

Eh bien, madame, mon truc a admirablement réussi.

ÉLISE.

Quel bonheur!

CROCHE.

Lescalopier s'éloigne confiant et stupide sur les talons de madame Paradeux.

ÉLISE.

Ah! Croche... Croche que je suis contente! Mais voilà, où est Georges, maintenant?

CROCHE.

Derrière cette fenêtre, madame.

ÉLISE.

Bravo! On va voir ce que peuvent les articles du Code et les fonctionnaires municipaux contre la volonté d'une femme.

CROCHE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire madame, vous êtes superbe dans la révolte. (Allant à la fenêtre et l'ouvrant.) Tout danger a disparu... entrez.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, sautant en scène.

Merci, Croche, merci le plus ingénieux des amis.

ÉLISE.

Si vous saviez ce qu'il a imaginé pour nous débarrasser de Lescalopier!

GEORGES.

Que m'importe? Je suis près de vous, c'est à lui que je dois ce bonheur et je lui rends grâce.

CROCHE, qui s'est placé derrière la table, appelant.

Durieux Georges !

GEORGES.

Voilà !

CROCHE.

Vous aimez madame d'un amour profond et sincère, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Vous le demandez !

CROCHE.

Vous aspirez au bonheur d'être son époux ?

GEORGES.

De toute mon âme.

CROCHE.

Bien. Madame Élise Moulurey !

ÉLISE.

Voilà !

CROCHE.

Vous éprouvez pour M. Durieux une tendresse...

ÉLISE.

Infinie !

CROCHE.

Pourquoi, dès lors me défenderais-je d'avoir favorisé votre réunion ? Au-dessus de mes actes plane évidemment une moralité supérieure.

GEORGES.

Dites donc... Alors, il ne va pas revenir, le phénomène qui me déteste sans que je sache pourquoi ?

ÉLISE.

Pour l'instant, non.

GEORGES.

Bon. Du reste, ce n'est pas lui que je crains le plus.

CROCHE.

Que redoutez-vous donc ?

GEORGES.

Le retour du policier.

TOUS.

Ah !

GEORGES.

S'il revient celui-là, nous sommes fichus, c'est réglé.

CROCHE.

Vous avez raison. Je vais donner les ordres les plus sévères pour que la porte lui soit désormais consignée. A tout à l'heure.

Il sort.

GEORGES.

Je serais curieux de savoir si on va enfin nous laisser à notre bonheur. J'ai fait une observation : c'est qu'il m'était bien plus facile de vous rejoindre quand vous étiez mariée que maintenant.

ÉLISE.

C'est un temps d'épreuve à supporter, mon ami.

GEORGES.

Je l'accepte avec joie. Et puis, est-ce que les instants que l'on passe ensemble ne sont pas d'autant plus précieux qu'ils sont plus chèrement disputés ?

ÉLISE.

C'est vrai.

GEORGES.

Ne sommes-nous pas très heureux en ce moment ?

Il lui prend la main.

ÉLISE, craintive.

Oui, très heureux...

GEORGES, avec passion.

Oh ! Élise !

ÉLISE.

Mon ami...

GEORGES.

Deux ans de passion ardente, mais contenue...

ÉLISE, défaillant.

Je vous en prie... non... non.

SCÈNE XIV

GEORGES, ÉLISE, BAPTISTE.

BAPTISTE, annonçant.

M. le professeur Paradeux.

GEORGES, dépité.

Bon !

ÉLISE, vivement.

Je vais le recevoir.

GEORGES.

Évidemment.

ÉLISE.

Faites-le entrer... et priez-le d'attendre un instant.

BAPTISTE.

Bien, madame.

Il sort.

ÉLISE, à part.

Ah ! quand on a des habitudes d'honnêteté, c'est terrible.

Elle se dirige vers la porte de sa chambre.

GEORGES.

Où allez-vous ?

ÉLISE.

Mais... me remettre un peu, vous m'avez toute chiffonnée.

GEORGES.

C'est ça, allons nous mettre de la poudre sur le bout du nez.

ÉLISE.

Non... vous, restez ici !

GEORGES

Élise... par pitié !

ÉLISE.

Vous me promettez d'être sage ?

GEORGES.

Je m'y engage loyalement.

ÉLISE.

Allons, venez.

Elle sort.

GEORGES, la suivant résolûment.

Cette fois...

Il sort.

SCÈNE XV

PARADEUX, CROCHE.

CROCHE, entrant de gauche et jetant un coup d'œil sur la porte par où ont disparu Élise et Georges.

Bien ! Au-dessus de mes actes où plane, ne l'oublions pas, une moralité supérieure. Si les prévisions les plus formelles ne sont pas illusoires, si la certitude humaine n'est pas un vain mot, l'heure de la victoire sonne en ce moment.

PARADEUX, entrant de gauche.

Bonjour, monsieur Croche.

CROCHE.

Bonjour, illustre maître.

PARADEUX.

Ma femme n'est donc pas ici ?

CROCHE.

Pas pour l'instant. Elle est sortie, mais elle ne saurait tarder à revenir.

PARADEUX.

Je vais donc l'attendre.

CROCHE.

Belle journée, maître.

PARADEUX.

En effet.

CROCHE.

Soleil superbe! Il semble qu'il vous entre au cœur un peu du printemps qui bourgeonne aux branches.

PARADEUX.

Vous êtes lyrique, monsieur Croche!

CROCHE.

A mes heures, maître, à mes heures.

PARADEUX.

Je suis enchanté de vous trouver seul, monsieur Croche. J'ai à vous parler.

CROCHE.

A propos?

PARADEUX.

A propos de M. Georges Durieux.

CROCHE.

Ah bah!

PARADEUX.

Ma femme m'a dit que madame Moulurey avait l'intention de l'épouser. Est-ce exact?

CROCHE.

Très exact.

PARADEUX.

Tant pis! tant pis! Vous exercez, je crois, une grande influence sur l'esprit de madame Moulurey?

CROCHE.

Mon Dieu, elle veut bien, parfois, accepter mes conseils.

PARADEUX.

Eh bien, dissuadez-la de cette union.

CROCHE.

L'en dissuader. Pourquoi?

PARADEUX.

Certes, M. Durieux est un fort galant homme, d'une éducation parfaite, mais...

CROCHE.

Il y a un mais...

PARADEUX.

Des plus graves!

CROCHE.

Je vous écoute.

PARADEUX.

J'ai beaucoup connu le père et la mère de ce jeune homme. Ils se sont mariés sous le prétexte qu'ils s'aimaient et malgré mes avis.

CROCHE.

Il y avait un obstacle?

PARADEUX.

Oui, monsieur, un obstacle scientifique. (Confidentiel.) C'étaient deux cousins germains... Je n'insiste pas.

CROCHE.

Mais je ne saisis pas du tout.

PARADEUX.

Comment, monsieur, vous ignorez la théorie que j'ai formellement établie dans mon mémoire sur les unions entre consanguins !

CROCHE.

Je l'avoue à ma honte.

PARADEUX.

Eh bien, monsieur, elle s'énonce d'un mot : les unions de cette nature peuvent être fécondes à la première génération — et la naissance de M. Durieux en est la preuve — mais l'enfant né dans ces conditions... ne peut, lui, faire souche.

CROCHE, changeant de figure.

Vous en êtes certain ?

PARADEUX.

Tout à fait. La loi scientifique est formelle.

CROCHE.

Alors M. Durieux...

Il lui parle à l'oreille.

PARADEUX.

Absolument incapable.

CROCHE, à part, consterné.

Bravo ! Bien travaillé, monsieur Croche.

PARADEUX.

Mon devoir de vieil ami était de parler... C'est fait.

CROCHE.

Merci, merci tout de même.

PARADEUX.

Madame Moulurey ne vient pas, ma femme s'attarde... je vais dans la bibliothèque, vous permettez ?

CROCHE.

Comment donc!

PARADEUX.

Les livres sont encore pour moi, les compagnons les plus agréables.

CROCHE.

Merci.

PARADEUX.

A tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE XVI

CROCHE, puis GEORGES.

CROCHE.

Cela, c'est le coup de massue définitif. La tête de Turc monte jusqu'au n° 100, le timbre sonne et la ville de Guéret gagne dix millions. Tout est fini... (Un temps) Eh bien, non, non, non! Je ne cède pas encore. Je me suis trompé de

Messie! Après tout, je ne suis pas le premier. (Bruit de gifles à droite.) Tiens.

GEORGES, entrant, se tenant la joue.

Pardon, Élise, je conviens loyalement que je me suis mal conduit.

CROCHE.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

GEORGES.

Mon bon Croche, je compte sur vous pour plaider ma cause. J'avais promis d'être sage et puis, me trouvant seul... plein d'entrain, cette fois, près d'une femme que j'adore, depuis si longtemps...

CROCHE.

Vous avez réussi à vous faire gifler?

GEORGES.

Oui.

CROCHE.

Vous n'avez même pas su faire agréer vos hommages! Et d'ailleurs... quand vous y seriez parvenu, à quoi cela nous aurait-il avancés?

GEORGES.

Mais, pardon, je compte bien que ce n'est là qu'un leger nuage dans notre intimité naissante.

CROCHE.

Non, monsieur.

GEORGES.

Mais si, mais si! Vous saurez lui faire comprendre...

CROCHE.

Rien du tout, monsieur. J'ai réfléchi... je désapprouve hautement vos projets de mariage et je ferai tout pour les entraver.

GEORGES.

C'est sérieux ?

CROCHE.

Très sérieux.

GEORGES.

Vous m'abandonnez?

CROCHE.

Complètement.

GEORGES.

C'est bien, monsieur Croche! Privé de votre aide, je sais que je suis perdu... mais vous aurez sur la conscience un remords éternel.

CROCHE.

Je ne crois pas, monsieur.

GEORGES.

Je vais de ce pas me jeter dans la Seine.

CROCHE.

La perte est mince pour le recrutement national.

GEORGES.

Vous dites ?

CROCHE.

Rien.

GEORGES.

Je pars. Avant d'être très dur avec moi, vous fûtes très bon : mon avant-dernière pensée sera pour vous, ma dernière pour Élise... et l'autre... (Réfléchissant.) ah ! non, il ne m'en restera plus.

Il sort.

SCÈNE XVII

CROCHE, puis LESCALOPIER.

CROCHE.

Donc, ce ne sera pas M. Georges Durieux. Mais il faut que ce soit quelqu'un... Qui ?... voilà le problème.

LESCALOPIER, entrant.

Ah ! monsieur Croche! Quelle aventure!

CROCHE.

Voilà l'autre, maintenant.

LESCALOPIER.

J'ai perdu madame Moulurey dix minutes après être sorti... Je me suis ensuite perdu moi-même ne connaissant pas Paris et n'ayant pas un sou dans ma poche. J'ai dû faire étape jusqu'ici, ballotté de gardien de la paix en gardien de la paix. Madame Moulurey?

CROCHE.

Rassurez-vous, monsieur, elle est rentrée depuis belle lurette.

LESCALOPIER.

Ah! l'honnête femme... Tant mieux! Mais c'est égal, monsieur Croche, la tâche que j'ai acceptée est au-dessus de mes forces. Je n'aurais jamais dû abandonner ma femme et mes quatorze enfants.

CROCHE, soudain intéressé.

Vous avez quatorze enfants?

LESCALOPIER.

Oui, monsieur.

CROCHE, aimable.

C'est beaucoup.

LESCALOPIER.

Je n'ai pas eu le temps de faire mieux, je ne suis marié que depuis quatorze ans.

CROCHE, à part.

Serait-ce lui le Messie?

LESCALOPIER.

Le quinzième sera peut-être un peu en retard, vu mon absence, mais... il est là.

Il se frappe le front.

CROCHE.

Laissez-moi vous regarder... (Après un temps.) Non, ce n'est pas possible...

LESCALOPIER.

Cependant que madame Moulurey n'est point encore sortie de sa chambre, je vais dans la mienne me passer un peu d'eau sur les tempes... (Gagnant sa porte.) Quand je pense qu'il va falloir recommencer ce soir!... Dieu que j'ai soif!

Il sort.

SCÈNE XVIII

CROCHE, puis BERTHE.

BERTHE, entrant.

Eh bien, Croche?

CROCHE.

Ah! vous voici, madame. Eh bien! les evénements n'ont pas cessé de se précipiter.

BERTHE.

M. Georges?

CROCHE.

Je vous en prie, ne parlons plus de M. Georges. Il joue ici les inutilités.

BERTHE.

S'il vous plaît?

CROCHE.

Qu'est-ce que vous pensez de M. Lescalopier au point de vue physique?

BERTHE.

Je pense que c'est l'être le plus hirsute et le moins acceptable qui soit.

CROCHE.

Oui... c'était bien mon avis. Alors, madame, nous sommes flambés!

BERTHE.

Vous pourriez peut-être m'expliquer?

CROCHE.

A quoi bon? Ah! malheur de malheur! avoir touché au but et...

SCÈNE XIX

Les Mêmes, BAPTISTE, MARGUERITE.

BAPTISTE, annonçant.

Mademoiselle Nichette.

BERTHE.

Que vient-elle faire ici?

CROCHE.

Je l'ignore, madame.

MARGUERITE, entrant.

Madame, monsieur...

CROCHE.

Que désirez-vous, mademoiselle? Vous appartenez à une piste abandonnée, vous n'offrez plus pour moi aucun intérêt.

MARGUERITE.

Je ne sais pas si j'appartiens à une piste... mais je sais que je suis en effet abandonnée, et c'est pour cela que je viens ici.

CROCHE.

Eh bien, parlez!

MARGUERITE.

Ce que j'ai à dire, monsieur, je désire le dire à vous seul.

CROCHE.

Mais je n'ai pas le temps.

MARGUERITE.

Il le faut, monsieur.

BERTHE.

Écoutez cette fille, Croche, puisqu'elle a à vous parler. Moi, je vais rejoindre Élise.

CROCHE, l'accompagnant.

Toutes mes excuses, chère madame.

BERTHE.

A tout à l'heure!

MARGUERITE, à part.

Mon truc n'est pas nouveau, mais j'ai bon espoir tout de même.

CROCHE, redescendant à elle.

De quoi s'agit-il? Voyons... dépêchons.

MARGUERITE.

De ceci : M. Durieux m'a plaquée, et c'est vous qui êtes l'artisan de notre rupture.

CROCHE.

Nullement.

MARGUERITE.

Depuis deux jours, vous avez remué ciel et terre pour le retrouver et l'amener chez madame Moulurey.

CROCHE.

C'est possible... Après?

MARGUERITE.

Après, monsieur Croche? Il faut que vous me rendiez mon amant, arrangez-vous comme vous l'entendrez, mais il le faut!

CROCHE.

Et pourquoi donc, mademoiselle?

MARGUERITE.

Parce que je ne puis accepter une séparation.

CROCHE.

Vraiment?

MARGUERITE.

Non, monsieur, non. On n'abandonne pas une femme qui se trouve dans ma situation.

CROCHE.

Et quelle est-elle votre situation?

MARGUERITE, éclatant en sanglots.

Elle est intéressante, monsieur.

CROCHE.

Vous avez dit?... M. Durieux?... Vous...

MARGUERITE.

J'en suis sûre!...

CROCHE.

Est-il Dieu possible!...

MARGUERITE.

C'est comme ça...

CROCHE, affolé.

Voyons... soyons calme... Je ne rêve pas... vous ne rêvez pas?...

MARGUERITE.

Non...

CROCHE.

Vous ne vous faites pas illusion?

MARGUERITE.

Oh! non.

CROCHE.

Vous ne vous jouez pas de moi?

MARGUERITE.

Je ne suis plus une fille honnête, mais je suis une honnête fille!

CROCHE.

Ainsi, vous me jurez...

MARGUERITE.

Sur la tête du petit... du petit Durieux.

CROCHE.

C'est inouï, mais... (Se parlant à lui-même.) il faudrait une preuve.

MARGUERITE, *à part.*

Attends un peu. (*Haut.*) Ah! des fraises... je veux des fraises.

CROCHE, *transporté.*

Allez vite en acheter, mademoiselle.

MARGUERITE.

Ah!

CROCHE.

Ne levez pas les bras, ne levez pas les bras et rentrez chez vous, mademoiselle. La nouvelle que vous m'apportez est de celles qui n'ont pas de prix.

MARGUERITE.

C'est pourtant pour en obtenir un bon que je suis venue.

CROCHE.

Vous l'aurez, mademoiselle, vous l'aurez. Partez sans retard et fiez-vous à moi.

MARGUERITE.

J'y compte, n'est-ce pas?

CROCHE.

Soyez sans crainte.

MARGUERITE.

Adieu, monsieur.

Elle sort.

CROCHE.

Au revoir, mademoiselle. (*A la cantonade.*) Prenez bien garde, il y a un pas!

SCÈNE XX

CROCHE, puis GEORGES.

CROCHE.

Bravo! Durieux! Et ce Paradeux qui m'affirmait... la voilà bien, la faillite de la science... Maintenant, il s'agit pour changer, de retrouver M. Durieux!... Si j'écrivais à Hernani... non... mauvaise idée.

GEORGES, entrant.

Pardon, c'est encore moi.

CROCHE.

Vous tombez à pic. Je croyais que vous vous étiez jeté dans la Seine?

GEORGES.

J'en viens... l'eau est bonne.

CROCHE.

Où êtes-vous donc allé?

GEORGES.

Aux bains de Ligny.

CROCHE.

Ah bien!

GEORGES.

Ça m'a calmé, j'ai réfléchi et c'est un scrupule d'honnêteté qui me ramène ici.

CROCHE.

Un scrupule d'honnêteté ?

GEORGES.

Oui... j'ai négligé de payer la potiche que j'ai cassée.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, ÉLISE, BERTHE, puis PARADEUX, puis LESCALOPIER, puis BAPTISTE.

ÉLISE, entrant.

Vous êtes fou ?

GEORGES, ramassant le fond qui est resté à terre.

Non... non... je sais qu'elle avait une grande valeur... Tiens, il y avait une lettre au fond. (Regardant l'enveloppe.) A madame Moulurey.

Il la tend à Élise.

ÉLISE.

Ah ! mon Dieu, cette écriture ! (Elle ouvre la lettre, y jette les yeux, puis pousse un cri.) Ah ! (Tombant sur un siège.) Le testament !...

TOUS.

Non ?

BERTHE.

Un testament !

PARADEUX, entrant.

Que se passe-t-il ?

BERTHE.

M. Georges vient de retrouver le testament de Moulurey.

PARADEUX.

Oh ! très curieux !

ÉLISE.

Lisez, Croche, lisez !

CROCHE.

Voilà, madame : (Lisant.) « Je lègue toute ma fortune à ma femme. »

TOUS.

Ah !

ÉLISE.

Comme j'ai bien fait de ne pas céder.

BERTHE.

Tu as été héroïque, ma chérie.

CROCHE, lisant.

« A charge par elle de verser cinq cents francs au bureau de bienfaisance de la ville de Guéret... »

LESCALOPIER.

Qu'ai-je entendu ?

CROCHE.

Je dis bien : « Cinq cents francs à la ville de Guéret. »

Éclat de rire général.

LESCALOPIER.

C'était bien la peine de me déranger !

Il sort.

CROCHE.

Je continue « ... J'engage vivement ma femme à confier le soin de gérer son gros patrimoine à M. Croche qui est un habile homme... » (S'arrêtant.) Je suis flatté... brave Moulurey !

ÉLISE.

Brave Croche !

Lescalopier rentre avec son sac de voyage.

CROCHE.

« ... une recommandation est cependant nécessaire à cet égard. Il importera d'agir avec Croche, comme je l'ai toujours fait moi-même et de... (S'interrompant.) Le reste n'est pas intéressant.

ÉLISE.

Mais si, mais si (Prenant le testament et achevant.)... et de réduire de cinquante pour cent tous les mémoires qu'il présentera.

CROCHE.

Vieux pingre!

PARADEUX.

Brave Moulurey!

ÉLISE, à Georges.

Ah! quel bonheur !

BAPTISTE, *entrant.*

Une dépêche pour madame.

ÉLISE.

Donnez! (*Lisant.*) « Banc de Terre-Neuve, 12 avril. Avons fait naufrage. M. Durieux, après avoir héroïquement sauvé dix-sept passagers, a disparu dans les flots. Le recherchons activement. »

GEORGES.

C'est la scie qui continue.

CROCHE.

Fumiste!

ÉLISE, *à Georges.*

Pourvu qu'on vous retrouve!

CROCHE.

Je viens de faire le compte de ce que vous me devez, madame.

ÉLISE.

Voyons!

CROCHE.

Eaux-fraîches... cinq cent mille. Balneum... trois mille. Vapeur... quatre-vingt-quatre mille. Hernani... vingt-cinq mille pesetas. Pour mes émotions... quatre-vingt-huit mille Total : sept cent mille.

ÉLISE

Je vous en offre trois cent cinquante mille, mon bon Croche.

CROCHE.

Nous sommes parfaitement d'accord.

LESCALOPIER.

Au plaisir de vous revoir.

TOUS, se tournant vers lui.

Il faut vous en aller, monsieur le curateur !

Lescalopier s'éloigne.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. PARIS. — 5240-3-03.— (Encre Lorilleux)

Gavault, Paul
L'enfant du miracle

